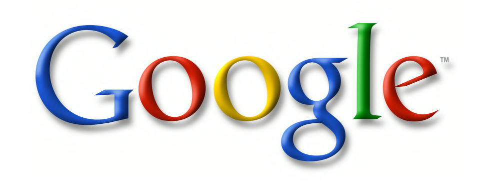
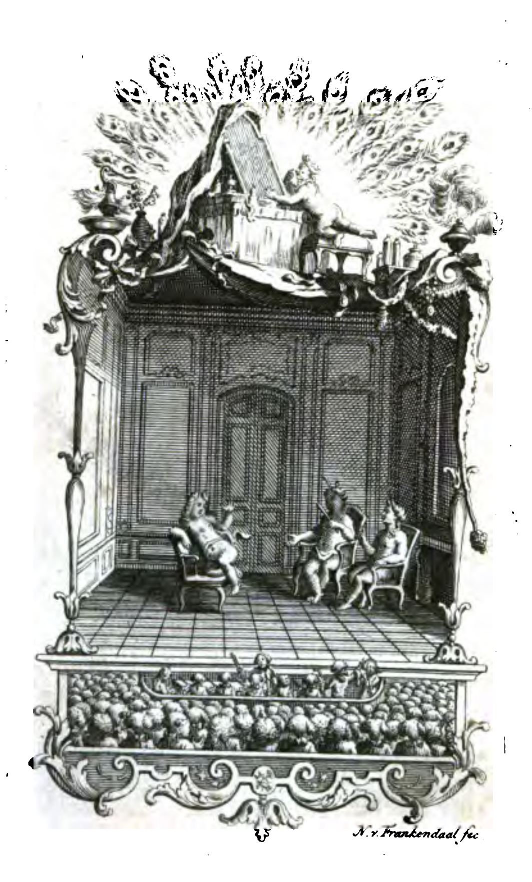





N. v. Frankendaal fec

nx nx

Molière

1st collected Edn

Frontis. portrait

+ 32 plates by J. Punt

PIÉCES CONTENUËS

dans ce Premier Tome.

AVERTISSEMENT sur cette nouvelle Edition.

AVERTISSEMENT de l'Edition *in* 4. de Paris de 1734.

MEMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere, par M. *de la Serre*.

LA VIE de Moliere, par M. *de Voltaire*.

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

LE DEPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 12 Novembre 1659.

PIECES CONTENUES

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

AVERTISSEMENT.
DES LIBRAIRES.

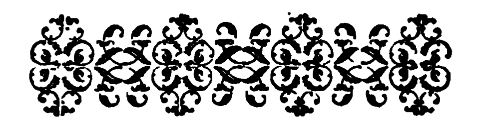
Nous offrons au Public cette Edition des OEUVRES DE MOLIERE avec d'autant plus de confiance, que nous pouvons nous flater qu'elle méritera son approbation : ce qui est le principal but que nous nous proposons. Etant dans la nécessité de les réimprimer, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de suivre avec une scrupuleuse exactitude l'Edition qui fut faite à Paris en 1734 en 6 vol. in 4. & qui a été si bien reçue des connoisseurs. Elle plait par sa beauté & sa magnificence, mais elle charme encore plus par le soin qu'on a apporté à nous donner les pièces de MOLIERE le plus exactement qu'il étoit possible, & dans le meilleur ordre, suivant le tems de leur composition. Nous avons eu soin de nous y conformer, sans avoir aucun égard aux Editions précédentes, où les Editeurs ont fait des changemens considérables. Cela paroît sur-tout dans l'Edition de 1730. dont on vantoit l'exactitude. Mais ceux qui ont travaillé ensuite, nous ont fait voir qu'elle ne méritoit pas ces éloges, & qu'on y a souvent altéré le Texte de MOLIERE. Pour le rétablir sûrement, on a eu recours aux Editions faites pendant la vie de l'Auteur & sous ses yeux, & c'est ce qu'on pouvoit faire de mieux au défaut des Manuscrits. Comme nous donnons ici l'Avertissement de la belle Edition de Paris, il est inutile de nous éten-

* 2

dre sur ses avantages & le degré de perfection qu'on a tâché de lui donner. Bornons-nous à assurer que nous avons apporté tous nos soins, pour que la nôtre en fût une fidelle copie, ce que nous pouvions faire de mieux, pour l'utilité du Public. Nous avons eu en particulier cette attention pour l'ortographe & la correction que nous avons voulu rendre conformes à celles de Paris, sans permettre qu'on s'en écartât en quoi que ce fût.

Nous avons enrichi cette nouvelle Edition de la vie de Moliere, & des Remarques historiques & critiques sur chaque Piéce par Mr. de Voltaire: augmentations qui lui donnent un avantage sur toutes les Editions précédentes. Celle que nous donnâmes en 1759 étoit renfermée en 4 voulumes & le Public se plaignit avec raison de leur grosseur. Nous y avons remédié en donnant celle-ci en six volumes.

Nous espérons qu'on sera content du papier & des caractéres que nous avons employés; nous n'avons épargné aucune dépense pour bien faire, & donner à notre Edition toute la perfection dont elle étoit susceptible. Les figures de l'Edition de Paris ont été copiées par les plus habiles Maîtres du Pays, & ne leur sont point inférieures en beauté.



AVERTISSEMENT

De l'Edition de Paris de 1734. *en ſix Volumes in quarto.*

C'EST une eſpéce d'hommage qu'on rend aux Hommes illuſtres dans la République des Lettres, que d'imprimer leurs Ouvrages avec magnificence. Entre les Auteurs que la France a produits dans le dernier ſiécle, il en eſt peu qui méritent cette diſtinction à plus juſte titre que Moliere. Auſſi les Libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette Edition de tous les ornemens dont elle a pû être ſuſceptible. *

Indépendamment du choix des caractéres & du papier, chaque Comédie eſt précédée d'une Eſtampe qui en repréſente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le plus de rapport. Les Prologues de la *Princeſſe d'Elide*, d'*Amphitrion*, &

* *Les Sieurs Oppenor, Boucher, & Blondel ont donné les deſſeins, & les Sieurs Cars & Joullain les ont gravés.*

de *Pfiché* en ont auffi une particuliére. Chaque commencement d'Acte eft orné d'une Vignette, & d'une Lettre grife. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'Acte, quand la place l'a permis, ainfi qu'à la fin des Préfaces, & en d'autres endroits. Il feroit peut-être à défirer que chacune des Vignettes, Lettres grifes, &c. eût pû avoir un rapport plus immédiat aux endroits où elles font placées; mais cette exactitude eft impraticable dans un recueil de Comédies. Quoiqu'elles foient toutes différentes les unes des autres par leurs fituations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entre elles un caractere d'uniformité par leur objet principal, qui eft de corriger les hommes. Les Vices & les Ridicules font, à la vérité, un fonds inépuifable de critique; mais c'eft moins par leur nombre, que par les différentes faces fous lefquelles on peut les préfenter. La jaloufie de Sganarelle, *Cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle, *Tuteur d'Ifabelle*, dans *l'Ecole des Maris*; cependant l'une & l'autre tombent dans le caractére général du Jaloux. Il a donc fallu

ſe contenter de choiſir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fuſſent point étrangers.

Ce n'étoit pas aſſez pour la gloire de Moliere, qu'on ſongeât à orner *l'Edition* de ſes Ouvrages, il falloit encore la rendre exacte. L'Edition de 1730, en huit volumes *in*-12, eſt annoncée dans l'Avertiſſement qui la précéde, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru juſqu'alors; on s'en eſt ſervi, mais avec les précautions néceſſaires pour ne point laiſſer les fautes qui auroient pû s'y gliſſer.

Un ſeul exemple ſuffira pour prouver qu'elle n'eſt pas auſſi exacte qu'on veut le perſuader dans l'Avertiſſement. La Princeſſe d'Elide ouvre le *ſecond Acte* de la Comédie qui porte ce titre; elle eſt dans une Forêt, & dit à ſes deux Parentes qui ſont avec elle,

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux.
Et de tous nos plaiſirs la ſavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la Nature.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il faut lire *Palais*, au-lieu de *plaiſirs*. Une fau-

te si grossiére ne se trouve que dans l'Edition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui lui sont communes avec l'Edition de 1682, sur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a consulté les Comédies imprimées du vivant de l'Auteur. De pareilles Editions doivent, en quelque sorte, tenir lieu des Manuscrits qui manquent. Aussi les a-t-on comparées soigneusement avec celles de 1682, & de 1730; & cette attention a donné lieu de réformer plusieurs altérations qui s'étoient glissées dans le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre.*

Dans le troisiéme Acte de *l'Avare*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un souper qu'il veut donner à sa Maîtresse; voici ce qu'on fait répondre à Maître Jacques.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien garnis*, & cinq assiettes *d'entrées*. Potages, *Bisque*,

* *L'Editeur, pour sa justification sur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la prose de Moliere, entre cette Edition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la Bibliothéque du Roi sept volumes* in-12, *contenant les vingt-trois Comédies qui ont été imprimées du vivant de l'Auteur.*

potage de perdrix aux choux verds, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées, *fricassée de poulets, tourte de pigeonnaux, ris de veau, boudin blanc, & morilles.*

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter toute une ville.

M. JACQUES.

Rôt, *dans un grandissime bassin en pyramide. Une grande longe de veau de Riviere, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de voliere, douze poulets de grain, six lapreaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans.* *

HARPAGON.

Ah! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que Maître Jacques veut servir? Moliere fait parler & agir l'Avare d'une maniére plus conforme à son caractére. Harpagon interrompt Maître Jacques dès qu'il parle d'*entrées*, & au seul mot de *rôt*, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter.

Des personnes d'esprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, sur le prétexte que ce détail aura pû être ajouté par Moliere de-

* *Tout ce qui est en caractére Italique, a été ajouté, & n'est point dans la premiére Edition de 1669, à laquelle on s'est conformé.*

puis la premiere impreſſion de ſon Ouvrage, pour donner plus de jeu à ſes Acteurs, & pour rendre la Scéne plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'eſt nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où eſt tout Editeur de rétablir le texte d'un Auteur, tel qu'il a été donné au Public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le diſcours de Maître Jacques, doit naturellement impoſer ſilence à ſon valet; &, ſi quelquefois les Auteurs ont fait céder la vraiſemblance d'un caractere à la tentation de faire rire les Spectateurs par un jeu ſouvent outré, avouons que, dans les Piéces ſérieuſes, Moliere avoit, moins qu'un autre, beſoin de ce ſecours.

Dans la quatriéme Scéne du cinquiéme Acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

Cette audace eſt étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

au-lieu de ces vers qu'on y avoit ſubſtitués mal-à-propos,

Cette audace eſt trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

Les Comédiens avoient fait ce changement, parce que souvent ils étoient dans la nécessité de faire jouer deux personnages à un même Acteur, & qu'en faisant ainsi sortir Damis du Théatre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'Exemt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'Acte. Cette raison de convenance pour les Comédiens, peut-elle autoriser à changer le texte d'un Auteur? L'Editeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des Acteurs dans l'avant-derniére Scéne le même Damis qui est censé sorti du Théatre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les Comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue!

On a aussi rétabli une bonne partie de la sixiéme Scéne du premier Acte des *Fourberies de Scapin*, qui avoit été supprimée.

L'addition dans *l'Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omission dans *Scapin*, se trouvent dans l'Edition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si l'on défigure ainsi un Auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penser de la fidélité avec

laquelle les Ouvrages des Grecs & des Latins nous ont été transmis ?

Il est vrai que nous n'avons pas eu la ressource des premiéres Editions, pour toutes les Piéces qui composent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois ; les autres, savoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'Impromptu de Versailles*, *le Festin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans Magnifiques*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le Privilége le 26 Août de cette année, sous le nom d'Oeuvres Posthumes. On trouve pourtant dans le Regître de la Chambre Syndicale des Libraires de Paris, la date de deux Priviléges accordés à Moliere, l'un du 31 Mai 1660 pour l'impression de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 Mars 1665 pour celle du *Festin de Pierre.* Ni l'un ni l'autre de ces Priviléges n'ont eu lieu ; du moins on n'a pû découvrir que ces Comédies eussent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que si les premiéres Editions ont servi à rétablir le vrai texte de l'Auteur, on ne s'est pas tellement assujetti à ces E-

ditions, qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter, & de diminuer, sans croire mériter aucuns reproches, puisque ç'a été sans toucher au texte, & seulement dans les choses qui ne sont que rélatives aux Comédies, comme on va le faire voir.

Les Piéces qui sont avec des Ballets, ou des Intermédes, ont paru devoir être mises dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient *. On a ajouté aux noms des Acteurs de la Comédie, ceux des autres personnages, au-lieu de les laisser au commencement de chaque divertissement; &, par-là, tous les personnages de chaque Piéce sont rassemblés sous un même point de vûe. On a aussi distribué en Scénes tous les Prologues, & tous les Intermédes, suivant les régles établies par rapport à tout Ouvrage Dramatique; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très-confus sans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché plusieurs explications diffuses & inu-

* *Consultez sur-tout, à ce sujet, l'Avertissement qui précéde la* Princesse d'Elide.

tiles, dont quelques-unes ne faiſoient que rendre en proſe ce qui étoit exprimé par les vers qui ſuivoient. Quelques-unes de ces Comédies étoient composées pour ſervir de liaiſon à des Spectacles, & à des Fêtes magnifiques que Louis XIV. encore jeune donnoit à ſa Cour; on en imprimoit les Ballets & les Intermédes ſéparément, avec les noms de ceux qui y étoient employés pour le chant & pour la danſe. On y joignoit quelquefois un argument de la Comédie, Acte par Acte, ou Scéne par Scéne, pour donner une idée de l'Action, & pour montrer la liaiſon qu'il pouvoit y avoir entre cette Action, & les Intermédes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens ſont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces Piéces en leur entier; & les Editeurs y ont inſéré mal-à-propos ce qui ne ſervoit qu'à ſuppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter ſon attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les Comédies contenues dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impreſſion des Piéces de Théatre, doit ê-

tre de mettre ſous les yeux du Lecteur tout ce qui ſe paſſe dans la repréſentation. Un regard, un geſte d'un Acteur, rend quelquefois ſenſible, ce que l'Auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans ſon Dialogue. On a donc crû devoir diſtinguer juſqu'aux moindres mouvemens, & développer avec ſoin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la Comédie ſe propoſe : car comment reconnoître cette imitation, ſi toutes les actions ne ſont pas fidélement indiquées, puiſqu'elle dépend du concours de toutes ces actions. On a ſuivi, dans cette vûe, les repréſentations des Piéces de Moliere qui ſe jouent actuellement ſur notre Théatre; on a encore conſulté les Comédiens ſur ce qui auroit pû échaper.

Si ce travail eſt inutile pour ceux qui fréquentent les Spectacles, il ne l'eſt pas pour les Etrangers, ni pour ceux qui ſe contentent de lire ces ſortes d'Ouvrages; il pourra même être utile pour les ſiécles à venir. Il ſeroit à ſouhaiter que les Comédies de Plaute, & de Térence, nous euſſent été tranſmiſes avec le même

ſoin : il y auroit ſans doute moins d'obſcurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoiſſons pas *.

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'inſtant où les Acteurs entrent ſur le Théatre, & celui où ils en ſortent : le nombre des Scénes a été conſidérablement augmenté dans pluſieurs Comédies ; diſons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que diſtinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Moliere lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raiſon, déſapprouver auſſi les indications qui ont été ajoutées, puiſque l'Auteur les avoit omiſes dans les Editions qui ont été faites, pour ainſi dire, ſous ſes yeux. Il ne ſeroit pas difficile de prouver, par ces Editions mêmes, que Moliere ne ſe donnoit pas le ſoin de les revoir ; mais ce détail méneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que de-

* *Ces réflexions ſont autoriſées par celles du grand Corneille dans ſon troiſiéme Diſcours ſur la Tragédie.*

mandoit la compoſition de ſes Piéces, le ſoin de former, & de ſoutenir une Troupe dont il étoit l'Ame & le Chef, la néceſſité où il étoit de jouer la Comédie, les fréquens voyages à Verſailles, à Saint Germain, & en d'autres endroits où ſa Troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertiſſemens de la Cour, mille autres occupations inſéparables de ſon état, ne pouvoient guére lui laiſſer le loiſir de veiller à l'impreſſion de ſes Ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même, s'il en eût donné une Edition revûe & corrigée. Il ſemble l'annoncer dans la Préface de *l'Ecole des Femmes*; il devoit y joindre des examens, à l'exemple du grand Corneille; une mort prématurée nous en a privés. Quelle ſource de regrets pour nous! Quelle Poëtique, en effet, peut être plus inſtructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes; & qui, en établiſſant la régle qu'il faut ſuivre, en fait en même tems l'application! Il n'a point aſſez vécu pour notre inſtruction; il avoit aſſez vécu pour ſa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette

Edition la Vie de Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponse à cette critique, on y a suppléé par des *Mémoires sur sa Vie & sur ses Ouvrages*. L'Auteur de ces Mémoires, sans rien omettre des faits les plus constans concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu sûrs, peu importans, ou même étrangers au sujet. Il ne s'est pas borné seulement à nous peindre le Comédien & le Chef de Troupe; il a crû que son Ouvrage seroit encore plus intéressant, si quelques courtes réflexions, tant historiques que critiques, mettoient les Lecteurs en état de connoître, dans chacune des Comédies de Moliere, le mérite particulier qui les distingue, & dans celui qui les a composées, le restaurateur de la Comédie Françoise.

On a aussi suprimé la *Lettre écrite à une personne de qualité, sur le sujet du Misantrope*, par le Sieur de Visé: le *jugement sur l'Amphitrion*, *Extrait du Dictionnaire Historique &*

* *Composée par Jean-Léonor le Gallois, Sieur de Grimarest, & imprimée* in-12, *à Paris, par Jaques le Fébvre* en 1705.

Critique de Mr. Bayle ; l'Ombre de Moliere, Comédie en un Acte en prose, par le Sieur Brécourt; les *Extraits de divers Auteurs, contenant plusieurs particularités de la Vie de Mr.* * *de Moliere, & des jugemens sur quelques-unes de ces Piéces*, non plus que le *Recueil des Epigrammes, Epitaphes, ou autres Piéces en vers tant Latines que Françoises, faites par divers Auteurs sur Mr. de Moliere, & sur sa mort*. Qui voudroit recueillir toutes les Critiques ou Apologies, tant en vers qu'en prose, & même en forme de Comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à son sujet par différens Ecrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume *in*-4°. Mais ce sont les Oeuvres de Moliere qu'on donne au Public, & non des Oeuvres diverses concernant Moliere.

Ce seroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractérisent cette Edition ; mais, pour ne point répéter les mêmes choses, on prie les Lecteurs de consulter les Avertissemens imprimés à la suite du

* *C'est mal-à-propos qu'on a écrit* de Moliere ; *puisque lui-même dans* l'Impromptu de Versailles, *appelle sa femme* Mademoiselle Moliere.

Mariage forcé, de *Mélicerte*, de *George Dandin*, & de *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*. Preſque toutes ces additions font partie des Oeuvres de Moliere, & d'ailleurs elles ſont d'un genre qu'il a en quelque ſorte créé, puiſqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danſe à un ſujet, & de ne *faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie. C'eſt*, dit-il dans la Préface des Fâcheux, *un mélange qui eſt nouveau pour nos Théatres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.* Il faut convenir que les Ballets inſérés dans les Piéces de Moliere, ſe reſſentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les compoſer, pour obéir aux ordres du Roi; mais on ne peut du moins lui diſputer la gloire d'avoir enrichi le Théatre François d'un genre de Comédie, qui depuis y a été ſouvent employé avec ſuccès.

Quelques perſonnes ſouhaitoient qu'on ſuivît l'Ortographe qui étoit en uſage du tems de Moliere; com-

me elle a varié, même de ſon vivant, on n'a pû s'y aſſujettir entiérement : on n'a point auſſi adopté la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la maniére d'écrire les mêmes mots, on la crûe indiſpenſable.

Les Comédies ſont à préſent rangées ſuivant le tems qu'elles ont été repréſentées pour la premiere fois ſur les Théâtres du petit Bourbon, & du Palais Royal, rélativement à la Table générale qui eſt à la ſuite des *Mémoires :* il y en a pluſieurs, à la fin deſquelles on trouvera les noms des Comédiens qui y récitoient, & mêmes des Perſonnes qui y ont chanté & danſé; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être ſûr. De ſimples traditions, en pareil cas, ſont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La ſeule Comédie de *la Princeſſe d'Elide* avoit cet avantage dans les Editions précédentes ; on a eu recours, pour les autres, aux Imprimés, *in-4°*, qui ſe diſtribuoient à la Cour dans le tems des premiéres repréſentations. Comme Louis XIV. lui-même, ne dédaignoit pas d'y danſer, & que les Princes, les Princeſſes, & les Seigneurs de ſa Cour, à ſon exemple, s'en fai-

ſoient un amuſement, on a crû que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curioſité du Public, & lui paroître intéreſſant.





MEMOIRES SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN, si célébre sous le nom de MOLIERE, nâquit à Paris en 1620. Il étoit fils & petit-fils de Valets de chambre-tapissiers du Roi; sa mere, fille aussi de tapissiers (*a*), s'apelloit N... Boutet. Il passa quatorze années dans la maison (*b*) paternelle, où l'on ne songea qu'à lui donner une éducation conforme à son état. Sa famille qui le destinoit à la charge de son pere, en obtint pour lui la survivance; mais la complaisance qu'avoit eu son grand-pere, de le mener souvent à l'Hôtel de Bourgogne, ayant déjà commencé à développer en lui le goût naturel qu'il avoit pour les Spectacles, il conçut un dessein fort opposé aux vûes de ses parens; il demanda instamment, & on lui accorda avec peine, la permission d'aller faire ses études au Collége de Clermont.

(*a*) Ces deux familles étoient établies sous les piliers des Halles.

(*b*) On prétend que la maison où naquit Moliere, est la troisiéme en entrant par la rue Saint Honoré.

Il remplit cette carriére dans l'espace de cinq ans, pendant lesquels il contracta une étroite liaison avec Chapelle, Bernier, & Cyrano. Chapelle, aux études de qui l'on avoit associé Bernier, avoit pour Précepteur le célébre Gassendi, qui voulut bien admettre Pocquelin à ses leçons, comme dans la suite il y admit Cyrano.

Les Belles-Lettres avoient orné l'esprit du jeune Pocquelin ; les préceptes du Philosophe lui apprirent à raisonner. C'est dans ses leçons qu'il puisa ces principes de justesse qui lui ont servi de guides dans la plûpart de ses ouvrages.

Le voyage de Louis XIII. à Narbonne en 1641, interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui, qu'elles étoient de son choix. Son pere, devenu infirme, ne pouvant suivre la Cour, il y alla remplir les fonctions de sa charge, qu'il a depuis exercées jusqu'à sa mort ; mais, à son retour à Paris, cette passion pour le Théâtre, qui l'avoit porté à faire ses études, se réveilla plus vivement que jamais. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait étudié en Droit, & qu'il ait été reçû (c) Avocat, il céda bientôt à son

(c) Voici ce qu'en dit Grimarest, Vie de Moliere, page 312. Paris in-12. 1705. *On s'étonnera peut-être que je n'aye point fait Mr. de Moliere Avocat ; mais ce fait m'avoit absolument été contesté par des personnes que je devois supposer en savoir mieux la vérité que le Public .....*

étoile, qui le destinoit à être parmi nous le restaurateur de la Comédie.

Le goût pour les Spectacles étoit presque général en France, depuis que le Cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux Poëtes Dramatiques. Plusieurs Sociétés particuliéres se faisoient un divertissement domestique de jouër la Comédie. Pocquelin entra dans une de ces Sociétés, qui fut connue sous le nom de *l'illustre Théâtre* (*d*). Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ses parens, qui ne pouvoient que désapprouver la profession qu'il embrassoit; peut-être aussi ne fit-il que suivre l'exemple des premiers Acteurs

Cependant sa famille m'a si fortement assuré du contraire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit son Droit avec un de ses camarades d'études; que dans le tems qu'il se fit recevoir Avocat, ce camarade se fit Comédien; que l'un & l'autre eurent du succès, chacun dans sa profession, & qu'enfin, lorsqu'il prit fantaisie à Moliere de quitter le Barreau pour monter sur le Théâtre, son camarade, de Comédien, se fit Avocat.

(*d*) Elle parut d'abord sur les fossés de Nesle, & ensuite au quartier Saint Paul. Ces nouveaux Comédiens, qui jusques-là avoient joué pour leur plaisir, flatés par quelque succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le Jeu de paûme de la croix blanche au fauxbourg Saint Germain, mais leur projet ne réussit pas. *Artaxerxe*, Tragédie de *Magnon*, imprimée pour la premiere fois le 20 Juillet 1645, fut représentée par *l'illustre Théatre*.

(*e*) de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoient au Théâtre des noms particuliers, tant pour les rôles sérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vûe pendant quelques années; cet intervalle fut le tems des Guerres Civiles qui agitérent Paris & tout le Royaume, depuis 1648 jusqu'en 1652. Moliere l'employa vraisemblablement à composer ses premiers Ouvrages. La Béjart, Comédienne de campagne, attendoit ainsi que lui, pour exercer son talent, un tems plus favorable; il lui rendit des soins, & bientôt, liés par les mêmes sentimens, leurs intérêts furent communs. Ils formérent de concert une Troupe, & partirent pour Lyon en 1653.

On y représenta *l'Etourdi*, Piéce en cinq Actes, qui enleva presque tous les Spectateurs au Théâtre d'une autre troupe de Comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere & le suivirent en Languedoc, où il offrit ses services à Monsieur le Prince de Conti, qui tenoit à Béziers les Etats de la Province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à sa troupe. Ce Prince

(*e*) Hen. le Grand s'apelloit *Belleville* comme Comédien, & *Turlupin* comme Farceur. Hugues Guéru étoit connu dans les Piéces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*, & dans la Farce sous celui de *Gautier Garguille*. C'est ainsi que Robert Guérin prit le nom de *la Fleur*, & de *Gros Guillaume*.

avoit connu Moliere au Collége, & s'étoit amusé à Paris des représentations de *l'illustre Théatre*, qu'il avoit plusieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (*f*) une place de Sécretaire auprès de sa personne: le sort de la Scéne Françoise en décida autrement.

L'Etourdi reparut à Béziers avec un nouveau succès, *le Dépit amoureux* & *les Précieuses ridicules* y entraînérent tous les suffrages; on donna même des applaudissemens à quelques farces qui, par leur constitution irréguliére, méritoient à peine le nom de Comédie, telles que *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, & *le Maître d'école*, dont il ne nous reste que les titres. On a pensé jusqu'ici que dans ces sortes de piéces chaque Acteur de la troupe de Moliere, en suivant un plan général, tiroit le Dialogue de son propre fonds, (*g*) à la maniére des Comédiens Italiens; mais, si on en juge par deux piéces du même genre, qui sont parvenues manuscrites jusqu'à nous, (*h*) elles

(*f*) *Voyez* Grimarest page 24....

(*g*) Ibidem page 29.

(*h*) Ces deux piéces se trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une est intitulée *le Médecin volant*, l'autre *la Jalousie débarbouillée*. Il y a quelques phrases & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans *le Médecin malgré lui*; & l'on voit dans *la Jalousie débarbouillée* un canev

étoient écrites & dialoguées en entier. L'Auteur les a probablement ſupprimées dans la ſuite, parce qu'il ſentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le degré de réputation auquel il aſpiroit.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec ſa troupe partit pour Grenoble; il y reſta pendant le Carnaval de 1658. Il vint paſſer l'été à Rouen; &, dans les fréquens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit deſſein de ſe fixer, il eut accès auprès de Monſieur, qui le préſenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24. Octobre de la même année, ſa troupe repréſenta la Tragédie de Nicoméde devant toute la cour, ſur un Théatre élevé dans la ſale des gardes du vieux Louvre. A la fin de la piéce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il ſçut adroitement louer les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne qui étoient préſens, il demanda la permiſſion de donner un de ces divertiſſemens qu'il avoit joués dans les Provinces, il l'obtint; *le Docteur amoureux* fut repréſenté & applaudi. Le ſuccès de cet eſſai rétablit l'uſage des piéces en un Acte qui avoit ceſſé à l'Hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux Acteurs, que le Roi leur per-

vas, quoiqu'informe, du troiſiéme Acte de *George Dandin.*

permit de s'établir à Paris, sous le titre de troupe (*i*) de Monsieur, & de jouer alternativement avec les Comédiens Italiens sur le Théâtre (*k*) du petit Bourbon.

* *L'Etourdi* y fut représenté au commencement du mois de Décembre 1658. On ne connoissoit guéres alors que des piéces chargées d'intrigue; l'art d'exposer sur la Scéne comique des caractéres & des mœurs, étoit réservé à Moliere. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la Comédie de *l'Etourdi*, elle n'est point indigne de son Auteur. Elle est partie à l'antique, puisque c'est un valet qui met la Scéne en mouvement, & partie dans le goût Espagnol, par la multiplicité des incidens qui naissent l'un après l'autre, sans que l'un

(*i*) *Voyez* Muse historique de Loret, lettre 48 du 6 Novembre 1659.

Cette troupe de Comédiens
Que Monsieur avoue être siens.

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce titre dès 1658, avec la permission de s'établir à Paris.

(*k*) La sale du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'Octobre 1660, pour construire la façade du Louvre qui est du côté de Saint Germain l'Auxerrois, le Roi accorda à Moliere & aux Comédiens Italiens la sale que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans son Palais. Elle sert aujourd'hui au spectacle de l'Opera; Lulli l'obtint en 1673, après la mort de Moliere.

* L'ETOURDI, *ou* LES CONTRETEMS, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

naiſſe de l'autre néceſſairement ; on y trouve des Perſonnages froids, des Scénes peu liées entre elles, des expreſſions peu correctes ; le caractére de Lélie n'eſt pas même trop vraiſemblable, & le dénouement n'eſt pas heureux ; le nombre des Actes n'eſt déterminé à cinq, que pour ſuivre l'uſage, qui fixe à ce nombre les piéces qui ont le plus d'étendue ; mais ces défauts ſont couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le Spectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir ſur ce qui pourroit le bleſſer.

Les incidens du * *Dépit amoureux* ſont arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût Eſpagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vraiſemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des Perſonnages, une ſource de vrai comique, peres, amans, maîtreſſes, valets, tous ignorent mutuellement les vûes particuliéres qui les font agir, ils ſe jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreur qu'ils ne peuvent démêler. La converſation de Valere avec Aſcagne déguiſée en homme, celle des deux vieillards qui ſe demandent réciproquement pardon, ſans oſer s'éclaircir du ſujet de leur inquiétude, la ſituation de Lucile accuſée en préſence de ſon pere,

* LE DE'PIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théâtre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

& le ſtratagême d'Eraſte pour tirer la vérité de ſon valet, ſont des traits également ingénieux & plaiſans. Mais l'éclairciſſement du même Eraſte & de Lucile, qui a donné à la piéce le titre de *Dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, ſont le morceau de cet Ouvrage le plus juſtement admiré.

Quoique la Comédie des * *Précieuſes ridicules* ne ſoit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne ſoit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang conſidérable parmi les chefs-d'œuvres de Moliere. Il oſa, dans cette piéce, abandonner la route connue des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carriére de comique ignorée juſqu'à lui. Une Critique fine & délicate des mœurs & des ridicules qui étoient particuliers à ſon ſiécle, lui parut être l'objet eſſentiel de la bonne Comédie.

La paſſion du bel eſprit, ou plûtôt l'abus qu'on en fait, eſpéce de maladie contagieuſe, étoit alors à la mode; le ſtile empoulé & guindé des Romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces Ouvrages, avoit paſſé dans les converſations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans les penſées, s'éten-

* LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théâtre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

doit jusques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la Comédie des *Précieuses ridicules*; jamais succès ne fut plus marqué (*l*). Il produisit une réforme générale; on rit, on se reconnut, on applaudit en se corrigeant. Ménage qui assistoit à la premiere représentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'est autre chose que le sentiment réfléchi d'un savant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par instinct, *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie*, est la pure expression de la nature, qui montre l'empire de la vérité sur l'esprit humain.

On remarqua dans * *le Cocu imaginaire*, que l'Auteur depuis son établissement à Paris, avoit perfectionné son stile. Cet Ouvrage est plus correctement écrit que ses deux premieres Comédies. Mais si l'on y retrouve Moliere en quelques en-

(*l*) L'affluence des Spectateurs obligea les Comédiens à faire payer, dès la seconde représentation, le double du prix ordinaire. La piéce se soutint pendant quatre mois de suite.

* SGANARELLE, ou LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

droits, ce n'eſt pas le Moliere des *Précieuſes ridicules*. Le titre de la piéce, le caractére du premier Perſonnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régne, ſemblent annoncer qu'elle eſt moins faite pour amuſer des gens délicats, que pour faire rire la multitude; cependant on ne put s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral; c'eſt de faire ſentir combien il eſt dangereux de juger avec trop de précipitation, ſurtout dans les circonſtances où la paſſion peut groſſir ou diminuer les objets. Cette vérité, ſoutenue par un fonds de plaiſanterie gaye, & d'une ſorte d'intérêt né du ſujet, attira un grand nombre de Spectateurs (*m*) pendant quarante repréſentations, quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retînt la cour hors de Paris. Quelques Auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils ſe déchaînérent avec plus de raiſon contre * *Dom Garcie de Navarre*. Le choix du ſujet, tiré ou imité des Eſpagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la Comédie qu'au genre héroïque, & dont

(*m*) *Voyez* l'avis au Lecteur qui précéde *la cocue imaginaire*, ou *les amours d'Alcippe & de Céphiſe*, Comédie en trois Actes en vers, par *Pr. Doneau*, Paris *in*-12, 1660.

* DOM GARCIE DE NAVARRE *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie héroïque en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théatre du Palais Royal le 4 Février 1661.

le fonds même est vicieux, put contribuer au peu de succès de cet Ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réussit pas mieux comme Acteur. Il n'appella point du jugement du public, il ne fit pas même imprimer sa piéce; quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être insérés depuis dans d'autres Comédies, & sur tout dans *le Misantrope* (n).

† *L'Ecole des maris* effaça l'impression désavantageuse que *Dom Garcie* avoit laissée. Il est peu de piéces, sur-tout en trois Actes, aussi simples, aussi claires, aussi fécondes que celle-ci. Chaque Scéne produit un incident nouveau, & ces incidens développés avec art, aménent insensiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vûs sur le Théâtre François. *Les Adelphes* de Térence n'ont fourni que l'idée de *l'Ecole des maris*: dans *les Adelphes*, deux vieillards d'humeurs opposées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à son fils, l'autre à son neveu; dans *l'Ecole des maris*, ce sont deux tuteurs chargés d'élever chácun une fille qui leur a été confiée; l'un sévere, l'autre indulgent: le Poëte François a enchéri sur le Poëte Latin, en don-

(n) *Voyez* la Scéne VIII. de l'Acte IV. de *Dom Garcie*; & la Scéne III. de l'Acte IV. du *Misantrope*.

† L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 24 Juin 1661.

nant à ces deux Perſonnages, non ſeulement l'intérêt de peres, mais encore celui d'amans; intérêt ſi fin, ſi vif, qu'il forme une piéce toute nouvelle, ſur l'idée ſimple de l'ancienne.

Le Théâtre retentiſſoit encore des justes applaudiſſemens qu'on avoit donnés à *l'Ecole des maris*, lorſque *les Fâcheux** furent repréſentés à Vaux chez Monſieur Fouquet, Surintendant des Finances, en préſence du Roi & de la cour; Paul Peliſſon, moins célébre par la délicateſſe de ſon eſprit, que par ſon attachement inviolable à la perſonne de Monſieur Fouquet, juſques dans ſes malheurs, en avoit compoſé le prologue à la louange du Roi; la Scéne du chaſſeur dont le Roi (*o*) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoûtée dans la repréſentation de ſaint Germain. Cette eſpece de Comédie eſt preſque ſans nœud, les Scénes n'ont point entre elles de liaiſon néceſſaire, on peut en changer l'ordre, en ſupprimer quelques-unes, en ſubſtituer d'autres, ſans faire tort à l'Ouvrage: mais le point eſſentiel étoit de ſoutenir l'attention du Spectateur, par la variété des caractéres, par la vérité des portraits, & par l'élé-

* LES FASCHEUX, Comédie-Ballet en trois Actes en vers, repréſentée à Vaux au Mois d'Août 1661, & à Paris, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

(*o*) *Voyez* Epître dédicatoire des *Fâcheux*.

gance continue du ſtile. C'eſt l'aſſemblage de ces beautés exquiſes, c'eſt cette image, ou plûtôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le ſuccès des *Fâcheux*. On vit pour la premiére fois *le chant & la danſe unis à un ſujet*, (p) *pour ne faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comédie*. Quoique les intermédes ne ſoient pas naturellement liés au ſujet, ce mélange plut par ſa nouveauté: on eut peut-être de l'indulgence pour un Ouvrage conçu, fait, appris, & repréſenté en quinze jours (q).

Le Théâtre de Moliere, ſi l'on en croit l'Auteur de ſa Vie (r), eſſuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve quelquefois de la part des goûts de mode. Il l'attribue au retour de Scaramouche en France; mais cet admirable Pantomime, parti de Paris (s) au moins de Juin 1662, n'y revint qu'au (t) mois de Novembre de la même année, & *l'Ecole des Femmes* * qui parut au mois de Décembre ſuivant, attira tout Paris au Théâtre de Moliere (u). Cette affluen-

(p) *Voyez* Préface des *Fâcheux*. (q) Ibidem.
(r) *Voyez* Grimareſt, page 125.
(s) *Voyez* Muſe hiſtorique de Loret, lettre 21 du 10 Juin 1662.
(t) ibid. lettre 45 du 18 Novembre 1662.
* L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal le 26 Décembre 1662.
(u) ibid. lettre 2. du 30 Janvier 1663, où il

ce de Spectateurs ne le garantit point des Critiques sans nombre qui se répandirent dans le public contre son Ouvrage, mais elle servit à l'en consoler. Soit malignité, soit cabale, on insista sur de légers défauts, on releva jusqu'aux moindres négligences; le défaut le plus essentiel ne fut pas remarqué: il est des images dangereuses, qu'on ne doit jamais exposer sur la Scéne. Mais, si l'on ne considére que l'art qui régne dans cette piéce, on sera forcé de convenir que *l'Ecole des femmes* est une des plus excellentes productions de l'esprit humain. Les ressorts en sont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confidence réitérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la duppe, malgré ses précautions,

„ *D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé*,

le caractére inimitable d'Agnès, le jeu des personnages subalternes, tous formés pour elle, le passage promt & naturel de surprise en surprise, sont autant de coups de maître. Ce qui distingue encore plus particuliérement *l'Ecole des femmes*, & dont l'antiquité ni les Théâtres modernes

dit, en parlant de *l'Ecole des femmes*,

> *Piéce qu'en plusieurs lieux on fronde;*
> *Mais où pourtant va tant de monde,*
> *Que jamais sujet important,*
> *Pour le voir, n'en attira tant.*

n'ont donné aucun modéle, c'eſt que tout paroît récit & tout eſt en action; chaque récit, par ſa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace ſi vivement, que le Spectateur croit en être le témoin; & par un avantage ſingulier que le récit a ſur l'action dans cette piéce, en apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la perſonne qui a intérêt d'être inſtruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La reſſemblance que l'on pourroit trouver entre *l'Ecole des maris* & *l'Ecole des femmes*, ſur ce qu'Arnolphe & Sganarelle ſont tous deux trompés par les meſures qu'ils prennent pour aſſurer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Moliere, qui a trouvé le ſecret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénue & ſpirituelle, qui ne pêche contre les bienſéances, que parce qu'Arnolphe les lui a laiſſé ignorer, ne ſont pas les mêmes que ceux d'Iſabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient ſon tuteur.

Moliere n'oppoſa pendant longtems que les repréſentations toujours ſuivies de ſa piéce, aux Critiques que l'on en faiſoit, & ne ſongea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de Juin 1663, qu'il donna au public ſa Comédie intitulée

* *la Critique de l'Ecole des femmes*. Le fonds en devoit être une dissertation, & n'admettoit par conséquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un Auteur comique, quelque genre qu'il mette sur la Scéne. Il sçut, par le tableau de ce qui se passa dans les cercles de Paris, tandis que *l'Ecole des femmes* en faisoit l'entretien, tracer une image fidéle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractére des conversations ordinaires des personnes du monde. Par le choix des personnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins en vûe de faire la satyre de ses censeurs, que l'apologie de sa piéce; séduit peut-être par le penchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux se défendre qu'en attaquant. Boursault ne laissa pas de faire jouer à l'Hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre*; il suivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en supposant une clef connue de *l'Ecole des femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'éprouver de nouvelles

* LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en prose, représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le 1 Juin 1663.

marques (*x*), crut devoir en sa présence & aux yeux de toute la cour, détruire un soupçon dont les impressions lui pouvoient être désavantageuses; & fit paroître * *l'Impromptu de Versailles*. Boursault n'y est pas épargné, il y est nommé avec le dernier mépris ; mais ce mépris ne tombe que sur l'esprit & sur les talens: il avoit attaqué Moliere par un endroit plus sensible.

Ce qui regarde, dans *l'Impromptu de Versailles*, les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'esprit de vengeance; mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puisque dans l'imitation chargée du jeu de ces Acteurs, on découvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on se feroit un mérite de rencontrer dans cette piéce la datte de son mariage avec la fille de la Comédienne Béjart (*y*).

(*x*) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux liberalités du Roi en 1663, par les soins de M. Colbert On trouve à la fin du Tome VI. de cette Edition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce sujet.

* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES Comédie en un Acte en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 4 Novembre de la même année.

(*y*) Impromptu de Versailles, Scéne I.

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête aussi superbe que galante. Elle commença le 7 Mai, & dura plusieurs jours. Le détail en est imprimé à la suite de la * *Princesse d'Elide, Comédie-ballet*, qui en faisoit partie. Cette piéce réussit, & la cour ne traita point avec sévérité un Ouvrage fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit eu le tems d'écrire en vers que le premier Acte, & la premiére Scéne du second. L'applaudissement du Prince, récompense aussi juste que flateuse pour Moliere, les allusions vrayes ou fausses qui pouvoient avoir quelque chose de mystérieux, les agrémens de la musique & de la danse; & plus encore l'espéce d'yvresse que produisent le mouvement & l'enchaînement des plaisirs, contribuérent au succès de *la Princesse d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit séparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; &, comme le Spectateur n'étoit ni au même point de vûe, ni

MOLIERE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, Monsieur mon mari, voilà ce que c'est; le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

* LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie-Ballet, (le premier Acte & la premiére Scéne du second en vers, le reste en prose,) représentée à Versailles le 8 Mai 1664, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Novembre de la même année.

dans la ſituation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit deſtinée, on ne tint compte à l'Auteur que de la fineſſe avec laquelle il développe quelques ſentimens du cœur, & de l'art qu'il employe pour peindre l'amour propre & la vanité des femmes.

* *Le Mariage forcé, ballet du Roi*, ainſi intitulé parce que le Roi y avoit danſé une entrée dans la repréſentation qui en fut faite au Louvre le 29 Janvier 1664, parut ſous le même titre le 13 Mai, ſeptiéme jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une avanture réelle, qui avoit un rapport éloigné à l'intrigue, ait alors donné à cette piéce un ſel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris ſous le titre de Comédie, avec des changemens. Le plus conſidérable eſt l'addition de la Scéne de Doriméne & de Lycaſte, dont Sganarelle eſt témoin ; elle ſupplée au magicien chantant, qui détournoit Sganarelle de ſon mariage.

Ce ne fut point par ſon propre choix que Moliere traita le ſujet de * *Dom Juan*,

* LE MARIAGE FORCÉ, Comédie-Ballet en un Acte en proſe, repréſentée au Louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

* DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal le 15 Février 1665.

ou *le feſtin de Pierre.* Les Italiens qui l'avoient emprunté des (z) Eſpagnols, le firent connoître en France ſur leur Théâtre, où il eut un extrême ſuccès. Un ſcélerat odieux par ſes noirceurs & par ſon hypocriſie, le prodige inſenſé d'une ſtatue qui parle & qui ſe meut, le ſpectacle extravagant de l'enfer, ne révoltérent point la multitude, toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des Acteurs, frappée d'une nouvelle eſpéce de tragi-comique, elle fit grace à un mélange monſtrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. *Ce ſujet fit tant de bruit chez les Italiens*, dit Roſimond, (a) *que toutes les troupes en voulurent régaler le public.*

En 1660, Villiers Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, le fit repréſenter en vers. Moliere le donna en proſe en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un ſi mauvais choix, par la médiocrité du ſuccès; ſoit que le

(z) Tirſo de Molina en eſt l'Auteur. Le titre Eſpagnol eſt. *El combidado de piedra*, qui ſignifie, *le convié de pierre*, ou *la ſtatue de pierre conviée à un repas*, ce qui a été mal rendu en François par l'expreſſion de *feſtin de Pierre.* Dom Pedre, nom du Commandeur que la ſtatue repréſente, peut avoir donné lieu à cette mépriſe.

(a) *Voyez* l'avis au Lecteur du *nouveau feſtin de Pierre*, ou de l'*Athée foudroyé*, Comédie en cinq Actes en vers, par *Roſimond*, Paris in-12. 1670.

préjugé qui régnoit alors contre les Comédies en cinq Actes écrites en prose, fût plus fort que l'esprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux Italiens & à l'Hôtel de Bourgogne, soit que l'on y fût blessé de quelques traits hazardés que (*b*) l'Auteur supprima à la seconde représentation.

En 1669, Dorimond, Comédien de Mademoiselle, & en 1670, Rosimond, Comédien du Marais, traitérent en vers le même sujet pour leur Théâtre. Enfin la troupe formée, en 1673, des débris de celle du Marais & de celle du Palais Royal, représenta à l'Hôtel de Guénégaud, en 1677, *le festin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira sous cette forme un concours prodigieux, (*c*) & c'est le seul que l'on représente aujourd'hui.

(*) *L'Amour Médecin*, est encore un de ces Ouvrages précipités, que l'on ne doit

(*b*) Dom Juan dans une Scéne avec un pauvre qui lui demandoit l'Aumône, ayant appris de lui qu'il passoit sa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas souvent de quoi manger, ajoutoit: *Tu passes ta vie à prier Dieu, il te laisse mourir de faim, prens cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

(*c*) *Voyez* Mercure galant, Janvier 1677, page 33.

* L'AMOUR MEDECIN, Comédie en trois Actes en prose, avec un prologue, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 22 du même Mois.

point juger avec rigueur (*d*). Moliere lui-même ne *conseille de lire cette Comédie qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu de Théâtre.* La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un Médecin chez qui elle logeoit, quand elle seroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit (*e*), déterminé Moliere à mettre depuis les Médecins si souvent sur la Scéne. Choqué du maintien grave, des dehors étudiés, & du vain étalage de mots scientifiques que les Médecins de son tems affectoient, pour en imposer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amusant, à la vérité, qu'instructif. Aussi les Médecins, & les Marquis, qu'il a peints plusieurs fois dans des attitudes diverses, ne sont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorsqu'il avoit en vûe de corriger un ridicule plus essentiel, ou un vice contraire à la Société, il réservoit la premiére place pour un de ces caractéres singuliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Tel est celui du * *Misantrope*, qui sera

(*d*) Il fut proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours. *Voyez* avis au Lecteur de *l'Amour médecin*.

(*e*) *Voyez* Grimarest, page 67.

* LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

toujours regardé chez les Nations polies, comme l'Ouvrage le plus parfait de la Comédie Françoise. Si l'on en confidére l'objet, c'eſt la Critique univerſelle du genre humain ; ſi l'on examine l'ordonnance, tout ſe rapporte au miſantrope, on ne le perd jamais de vûe, il eſt le centre d'où part le rayon de lumiére qui ſe répand ſur les autres perſonnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, ſans aimer ni cenſurer les hommes, ſouffre leurs défauts, uniquement par la néceſſité de vivre avec eux, & par l'impoſſibilité de les rendre meilleurs, forme un contraſte heureux avec le ſévére Alceſte, qui ne voulant point ſe prêter à la foibleſſe de ces mêmes hommes, les hait & les cenſure parce qu'ils ſont vicieux. L'intrigue n'eſt pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraiſemblance quelques perſonnages, qui, par leurs caractéres oppoſés ou comparés à celui d'Alceſte, puſſent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étendue, la médiſance, la coquéterie, la vanité, la jalouſie, & preſque tous les ridicules des hommes. Il ſemble que la miſantropie ſoit incompatible avec l'amour ; mais un miſantrope amoureux d'une coquette, fournit à l'Auteur des reſſources nouvelles pour développer plus parfaitement ce caractére. Ce ſont-là de ces traits où l'art ſeul ne peut rien, ſi l'on n'eſt inſpiré par le génie, &

guidé par le bon goût. Le mot du Duc de Montausier, *je voudrois ressembler au Misantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait à l'Auteur, d'avoir voulu présenter sous une face désavantageuse, un caractére dont tout homme vertueux pourroit se faire honneur; mais ce mot est plûtôt l'expression vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle seroit poussée trop loin, qu'une Critique solide de la piéce. Moliere, en exposant l'humeur bizarre d'Alceste, n'a point eu dessein de décréditer ce qui en étoit la source & le principe; c'est sur la rudesse de la vertu peu sociable & peu compatissante aux foiblesses humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger son siécle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des Spectateurs accoûtumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au Spectacle de la Comédie, ce degré d'attention nécessaire pour saisir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette piéce; le comique noble qui y régne ne fut point senti; enfin, malgré la pureté & l'élégance du stile, elle fut réçûe froidement.

On rapporte un fait singulier qui peut y avoir contribué. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le parterre applaudit; Alceste dé-

montre dans la suite de la Scéne, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient

„ *De ces colifichets dont le bon sens murmure.*

Le public confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la piéce.

Moliere ne se rebuta point. Il crut devoir rappeller les Spectateurs par quelque Ouvrage moins bon, mais plus amusant, dans l'espérance que le public se laisseroit insensiblement éclairer sur le bon; & parviendroit, peut-être, à en connoître tout le prix. Il joignit au Misantrope *le Médecin malgré lui* *, & Alceste passa à la faveur de Sganarelle. Il supprima la derniére Piéce, quand il crut que le mérite de la premiére avoit été reconnu; sans cette adresse, *le Misantrope* devenoit la victime de l'injustice ou de l'ignorance. Le succès qu'il eut alors, n'a fait aucun tort au *Médecin malgré lui*; on distingua les genres, & la petite piéce se voit encore avec plaisir.

Moliere fit paroître dans la même année *Melicerte* †, Pastorale Héroïque en vers, dont il n'avoit composé que les

* LE MEDECIN MALGRE' LUI, Comédie en trois Actes en Prose, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

† MELICERTE, Pastorale Héroïque en vers, représentée à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1666. dans le Ballet des Muses.

deux premiers Actes; elle fut représentée en cet état à Saint Germain. La Scéne du second Acte entre Mirtil & Mélicerte, est remarquable par la délicatesse des sentimens, & par la simplicité de l'expression; en général, tout ce que disent les deux Amans est du même ton. Guérin le fils (*f*) qui, en 1699 acheva cette Piéce, y joignit des intermédes, & changea la versification des deux premiers Actes, qu'il mit en vers libres & irréguliers; la comparaison n'est pas à son avantage. Il a aussi substitué un bouquet de fleurs au présent du Moineau que Mirtil donnoit à sa Maîtresse.

Le *Fragment d'une Pastorale Comique* * du même Auteur, qu'on a ajoûté dans cette édition, ne peut donner lieu à aucun détail; cette Pastorale étoit mêlée d'entrées de Ballet, de Scénes en musique, & de Scénes récitées. Le peu qui nous en reste, suffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étendue du génie de Moliere, qui sçavoit se plier en tant de maniéres, & se prêter à tous les genres.

(*f*) Il étoit né du mariage de la Veuve de Moliere avec Eustache-François Détriché, Comédien, connu sous le nom de Guérin, & mort le 28 Janvier 1718, dans la 92 année de son âge.

* FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le Ballet des Muses, à la suite de Mélicerte.

Le Sicilien, ou *l'Amour peintre* †, suivit de près les représentations de ces deux Pastorales. C'est une Comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque ressemblance avec celui de *l'Ecole des Maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans *le Sicilien*, comme il trompe Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*. La finesse du dialogue, & la peinture vive de l'amour dans un Amant Italien & dans un Amant François, font le principal mérite de cette Piéce, qui étoit ornée de musique & de danses.

Les trois premiers Actes de *Tartuffe* * avoient été représentés à la suite des *Fêtes de Versailles*, (g) le 12 May 1664, en présence du Roi & des Reines. Le Roi *défendit* (h) *dès-lors cette Comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juste discernement, & ajoûta* (i), *qu'il ne trouvoit rien à dire à cette Comédie.* Les faux

† LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie Ballet en un Acte en Prose, représentée dans le Ballet des Muses, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667. & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année.

* TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 5 Aoust 1667, & depuis sans interruption le 5 Février 1669.

(g) Fêtes de Versailles en 1664. sixiéme journée. (h) ibidem.

(i) Premier placet sur *Tartuffe*.

dévots profitérent de cette défenſe, pour ſoulever Paris & la Cour contre la Piéce & contre l'Auteur. Moſiere ne fut pas ſeulement en butte aux Tartuffes, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens ſimples & faciles à ſéduire; les vrays dévots étoient même alarmés, quoique l'Ouvrage ne fût guéres connu (*k*) ni des uns ni des autres. Un Curé de... (*l*) dans un Livre préſenté au Roi, décida que l'Auteur étoit digne du feu, & le *damnoit* de ſa propre autorité. Enfin Moliere eut à eſſuyer tout ce que la vengeance & le zéle peu éclairé ont de plus dangereux. Des Prélats, & (*m*) le Légat, après avoir entendu la lecture de cet Ouvrage, en jugérent plus favorablement; & le Roi (*n*) permit verbalement à Moliere de faire repréſenter ſa Piéce. Il y fit *pluſieurs adouciſſemens*, (*o*) que l'on avoit apparemment exigés. *Il la produiſit ſous le titre de* l'Impoſteur, *&* *déguiſa le perſonnage ſous l'ajuſtement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau,*

(*k*) Les trois premiers Actes repréſentés à Verſailles le 12 Mai 1664, le furent encore à Villers-côterêts chez Monſieur en préſence du Roi & des Reines le 24. Septembre ſuivant. La piéce entiére fut jouée au Rainci chez M. le Prince le 29 Novembre de la même année, & au même lieu, le 9 Novembre 1665.

(*l*) Premier placet ſur *Tartuffe*. (*m*) *ibid*.

(*n*) Second placet.

(*o*) ibid. Il changea entre autre ce vers,

O Ciel pardonne-lui comme je lui pardonne.

de grands cheveux , un grand collet , une épée , & des dentelles sur tout l'habit ; & crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (*p*) 5 Aoust 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (*q*) le (*r*) lendemain, d'en suspendre la représentation , le rendit moins sensible aux applaudissemens qu'il avoit reçus. Il envoya sur le champ les Sieurs la Thorilliere & la Grange , au Camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui présenter le (*s*) Mémoire qui est imprimé à la tête des différentes Editions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permission autentique de remettre cette Comédie sur le Théâtre. Elle reparut à Paris le (*t*) 5 Février de cette année. Dès qu'elle eût été connue, les vrays dévots furent désabusés, les Hypocrites confondus, & le Poëte justifié ; on trouva dans le caractére & dans les discours du vertueux Cléante, des armes pour combattre les raisonnemens faux & spécieux de l'hypocrisie *.

Ce

(*p*) *Voyez* Grimarest, page 176.
(*q*) Par Mr. le premier Président du Parlement de Paris. (*r*) Second placet.
(*s*) Il est sous le titre de *second placet*.
(*t*) Troisiéme placet.
* Les camarades de Moliere voulurent absolument qu'il eût double part, sa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe ;* ce qui a toujours été depuis réguliérement exécuté. *Voyez* Grimarest, page 196.

Ce n'eſt pas ſeulement par la ſingulari·té & la hardieſſe du ſujet, ni par la ſageſſe avec laquelle il eſt traité, que cette Piéce mérite des éloges. La premiére Scéne eſt auſſi heureuſe que neuve, auſſi ſimple que vive; au-lieu de ces confidences que l'on y employe ſi ordinairement, une vieille grand'mere ſcandaliſée de ce qu'elle a pû voir de peu ſéant chez ſa belle-fille, ſort en donnant à ceux qui compoſent cette maiſon, des leçons aigres qui les caractériſent tous; car on diſtingue le vray juſques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout eſt en mouvement, & l'agitation théâtrale augmente par degrés juſqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la Scéne avec ſon maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'Hypocrite, que Cléante oppoſe à celui du vray dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux Actes, paroît au troiſiéme. L'intrigue alors, plus animée, tire également ſa vivacité & des nouveaux reſſorts qu'on employe contre ce ſcélérat, & de l'adreſſe avec laquelle il ſçait tourner à ſon avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à meſure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette Scéne ſi ſinguliére & ſi admirable du quatriéme Acte, que la néceſſité de démaſquer un vice auſſi abominable que

l'hypocrisie, rendoit indispensable. L'éloge de Louis XIV, placé à la fin de la Piéce, dans la bouche de l'Exemt, ne peut justifier, aux yeux des Critiques, le vice du dénouement.

Si ce fut sans fondement qu'on accusa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, on eût pû lui reprocher, à plus juste titre, d'avoir choqué la bienséance dans *Amphitrion* *. Mais, soit par respect pour l'Antiquité (*u*), soit par une suite de l'usage où l'on est d'adopter sans scrupule les rêveries les plus indécentes de la Mythologie, soit que l'on fût déja familiarisé avec ce sujet, par *les Sosies* de Rotrou (*x*), on n'y fit pas même attention. On se contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la justesse de son goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la Piéce Latine, n'auroit pas réussi à faire pancher la balance en faveur de Plaute; le paralléle

* AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

(*u*) Euripide & Archippus avoient traité pour les Grecs ce sujet, que Plaute a fait connoître aux Romains.

(*x*) Les *Sosies*, Comédie en cinq Actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 Juin 1638, Paris *in*-4.

des deux Comédies n'auroit servi qu'à montrer la supériorité de l'Auteur moderne sur l'ancien. Thessala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne sont que de simples confidentes d'Alcméne; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un personnage plus intéressant par lui-même. La Scéne de Sosie avec elle, n'est point une répétition vicieuse de celle d'Amphitrion avec Alcméne, quoique le maître & le valet ayent également pour objet de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes. Les deux Scénes ne produisent pas le même effet, par la différence que l'Auteur a mise entre la conduite de Jupiter avec Alcméne, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit sa Comédie par le sérieux d'un Dieu en machine, auroit sçû gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Sosie, les complimens importuns des amis d'Amphitrion, sur un sujet aussi délicat.

Mais, enfin, coupons aux discours,
Et que chacun, chez soi, doucement se retire.
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

A n'envisager cette réfléxion, qui achéve le dénouement, que du côté de la plaisanterie, l'on avouëra qu'il étoit difficile de terminer plus finement sur le Théâtre François une intrigue aussi galante, *L'on*

rit, dit Horace (y), *& le Poëte est tiré d'affaire.*

Le succès des vers libres à rimes croisées, que Moliere a employés dans Amphitrion, a pû faire penser que ce genre de Poësie étoit le plus propre à la Comédie, parce qu'en s'éloignant du ton soutenu des vers Alexandrins, il approche davantage du stile aisé de la conversation; cependant l'ancien usage a prévalu sur le Théâtre. Soit habitude, soit difficulté de réussir autrement, on continua d'écrire en vers Alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorsqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le stile de la Scéne comique. C'étoit alors une singularité, un défaut même pour une Comédie en cinq Actes, que d'être écrite en prose. On étoit moins difficile sur les Piéces qui n'avoient qu'un ou trois Actes.

Le mérite de *l'Avare* * céda pour quelque tems à la prévention générale; l'Auteur qui avoit été obligé de le retirer (z) à la septiéme représentation, le fit reparoître sur la Scéne en 1668. On fut forcé de convenir qu'une prose élégante pou-

(y) *Solventur risu tabulæ, tu missus abibis.* Satyra prima, *lib.* 2. *v.* 86.

* L'AVARE, Comédie en cinq Actes en prose, représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

(z) On ne sçait pas précisément en quel tems *l'Avare* parut pour la premiére fois.

voit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la versification, qui ajoûte quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occasion d'employer, pouvoit quelquefois aussi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui naît de la liberté du stile ordinaire. Il est, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altére & affoiblit.

Dès que le préjugé eut cessé, on rendit justice à l'Auteur. La proposition faite à l'Avare d'épouser sa fille sans dot, l'enlévement de la cassette, le désespoir du vieillard volé, sa méprise à l'égard de l'Amant de sa fille qu'il croit être le voleur de son trésor, l'équivoque de la cassette, sont les traits principaux que Moliere a puisés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des ressources que le hazard leur donne contre la pauvreté: Euclion, né pauvre, veut encore passer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or; il n'est occupé que du soin de cacher ce trésor, dont son avarice l'empêche de faire usage. Le Poëte François embrasse un objet plus étendu & plus utile. Il représente l'Avare sous différentes faces; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il soit l'un & l'autre. Le désir de conserver son bien,

en dépensant le moins qu'il peut, est égal au désir insatiable d'en amasser davantage; cette avidité le rend usurier, il le devient envers son fils même; il est amant par avarice, & c'est par avarice qu'il cesse de l'être.

Quoique, dans tous les tems, l'expérience ait montré que la disproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, sont des sources intarissables de discorde entre deux personnes que l'intérêt d'une part, &, de l'autre la vanité, engagent à s'épouser, cet abus n'en est pas moins commun dans la société: Moliere entreprit de le corriger. Les naivetés grossiéres des valets qui trompent George Dandin *, le caractére chargé d'un Gentilhomme de campagne & de sa femme, sont des moyens mis heureusement en œuvre pour rendre cette vérité sensible; mais on voudroit en vain excuser le caractére d'Angelique, qui sans combattre son panchant pour Clitandre, laisse trop paroître son aversion pour son mari, jusqu'à se prêter à tout ce qu'on lui suggére pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démar-

* GEORGE DANDIN, ou LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en prose, représentée avec des intermédes à Versailles le 15 Juillet 1668; & à Paris, sans intermédes, sur le Théâtre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

ches, qui ne peuvent être entiérement innocentes, quand on ne les accuseroit que de légéreté & d'imprudence, tournent toujours à son avantage, par les expédiens qu'elle trouve pour se tirer d'embarras; de sorte que l'on est peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme, toujours heureuse, quoique toujours coupable, que désabusé des mariages peu sortables, par l'exemple de l'infortune du mari. Aussi cette Piéce eut-elle des Censeurs, & peu de Critiques; elle parut devant le Roi avec des intermédes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des Editions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la Fête où *George Dandin* fut représenté..

La Comédie de *Mr. de Pourceaugnac* *, embellie aussi de chants & de danses, est d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire. Le ridicule outré d'un Provincial donne lieu à un intrigant de profession, qui est dans les intérêts d'Eraste, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner sa fille à Monsieur de Pourceaugnac, & Monsieur de Pourceaugnac de finir le

* MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet, en trois Actes en prose, représentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1669, & à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les piéges dans lesquels Sbrigani fait tomber l'Avocat de Limoges, paroîtront plus vraysemblables, si l'on se rappelle que cet adroit Napolitain, pour régler les mesures qu'il avoit à prendre, est allé, à la descente du coche, étudier le caractére & l'esprit de l'homme qu'il vouloit jouër. Les intermédes se ressentant du ton peu noble de toute la Piéce.

Le Roi donna le sujet des *Amans magnifiques* *. Deux Princes rivaux s'y disputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princesse. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermédes, tout ce que le Théâtre (*a*) lui pût fournir de divertissemens propres à flater le goût de la Cour. Le personnage de Sostrate est un caractére d'Amant qu'il n'avoit pas encore exposé sur la Scéne; Clitidas, plaisant de Cour, est plus fin que n'est Moron dans la *Princesse d'Elide*. Un Astrologue, dont l'artifice démasqué sert à détromper les grands d'une foiblesse qui fait peu d'honneur à leurs lumiéres, dédommage en partie de la singularité peu vraisemblable d'un dénouement machinal.

* LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal*.

(*a*) *Voyez* avant-propos.

L'Auteur, qui, par de ſolides réfléxions, & par ſa propre expérience, avoit appris à diſtinguer ce qui convenoit aux différens Théâtres pour leſquels il travailloit, ne crut pas devoir hazarder cette Comédie ſur le Théâtre de Paris. Il ne la fit pas même imprimer, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans beautés pour ceux qui ſçavent ſe tranſporter aux lieux, aux tems, & aux circonſtances dont ces ſortes de divertiſſemens tirent leur plus grand prix.

La Cour fut moins favorable au *Bourgeois Gentilhomme* *. Elle confondit cette Piéce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV en jugea mieux, & raſſûra l'Auteur allarmé du peu de ſuccès de la premiére repréſentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui préſentoit; la foule impoſa ſilence aux Critiques. On reconnut dans Monſieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états; c'eſt la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne ſont. Ce ridicule n'eût pas été ſenſible dans un rang trop élevé; il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas: pour faire effet ſur la Scéne comique, il falloit que, dans le choix du perſonnage, il y

* LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie Ballet, en cinq Actes en proſe, repréſentée à Chambord, au mois d'Octobre 1670, & à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

eût assez de distance entre l'état dont il veut sortir, & celui auquel il aspire, pour que le seul contraste des maniéres propres à ces deux états, peignît sensiblement, dans un seul point & dans un même sujet, l'excès du ridicule général qu'on vouloit corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le personnage, le masque & le visage, tellement mis en opposition d'ombres & de lumiéres, qu'on démêle toujours ce qu'il est, & ce qu'il veut paroître. Le sens droit de Madame Jourdain, la complaisance intéressée de Dorante, la gayeté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde de Covielle, & la burlesque vanité des différens Maîtres d'arts & de sciences, jettent encore un nouveau jour sur le caractére de Monsieur Jourdain; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle espéce de ridicule, qui rejaillit sur lui, &, de lui sur tous les états de la vie. La cérémonie Turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas se prêter, a pû passer à la faveur de la beauté de la musique, & de la singularité du spectacle.

Si l'on faisoit grace au sac ridicule que l'on a si souvent critiqué après Despréaux, on trouveroit dans *les Fourberies de Scapin* *, des richesses antiques qui n'ont pas

* LES FOURBERIES DE SCAPIN, Co-

déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même du ſac, ni la Scéne de la galére, rectifiée d'après Cyrano, & ſe feroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Térence ne déſavoueroit pas (*b*) l'ouverture ſimple & adroite de la Piéce; Octave y fait redire à ſon valet, ou plûtôt répéte lui-même une nouvelle dont il eſt affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monoſyllabes. Térence ſe retrouveroit encore dans la Scéne, où Argante raiſonne tout haut, tandis que Scapin répond, ſans être vû ni entendu d'Argante, pour inſtruire le Spectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les eſclaves dans Plaute & dans Térence, font l'ame de la Piéce, ne produiſent pas un comique auſſi élégant que celui dont Moliere a *le premier* donné l'exemple à ſon ſiécle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

Dans *Pſiché* *, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir ſacrifier la régularité de la conduite à des ornemens acceſſoires. Preſſé par les ordres

médie en trois Actes en proſe, repréſentée à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

(*b*) *Voyez* la premiére Scéne de *l'Andrienne*.

* PSICHE', Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & ſur le Théâtre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

du Roi, qui ne lui donnérent pas le tems d'écrire sa Piéce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'assujettir au plan de Moliere (*c*): les grands hommes ne sçauroient être jaloux. Quinault composa les paroles Françoises, qui furent mises en musique par Lulli. La magnificence Royale que l'on étala dans la représentation, & le concours des Auteurs illustres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promtement les ordres de Louis XIV, ajoutérent un nouveau lustre à cette Piéce, qui sera toujours célébre par un grand nombre de traits; &, sur-tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Psiché.

Moliere travailla plus à loisir la Comédie des *Femmes Sçavantes**. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-esprit & de l'érudition pédantesque. Un sujet pareil ne fournit rien en apparence qui puisse être intéressant sur le Théâtre; préjugé qui nuisit d'abord au succès de la Piéce, mais qui ne dura pas. On sentit bientôt avec quel art l'Auteur avoit sçu tirer cinq Actes entiers d'un sujet aride en

(*c*) Moliere n'a fait que le prologue, le premier Acte, & les deux premiéres Scénes du second & du troisiéme Acte.

* LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

lui-même, sans y rien mêler d'étranger; & on lui sçut gré d'avoir présenté sous une face comique, ce qui n'en paroissoit pas susceptible.

Des notions aussi confuses que superficielles sur les sciences, des termes d'art jettés sans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, composent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractére de Philaminte, d'Armande & de Bélise. La seule Henriette se sauve de la contagion, & en devient plus chére à son pere, qui voit le mal avec peine, sans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçûe des talens & de l'esprit de Trissotin, font le nœud de la Piéce; un sonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-esprit récite avec emphase, dans la Scéne seconde du troisiéme Acte, la confirment dans la résolution qu'elle avoit déja prise, de marier au plûtôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle *estime le plus.* Il seroit à souhaiter que Philaminte fût désabusée par un incident mieux combiné & plus raisonnable que n'est celui des deux lettres supposées qu'Ariste apporte au cinquiéme Acte; la générosité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque sorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Trissotin & de Vadius est copiée d'après ce qui se passa au Palais de Luxembourg,

chez Mademoiſelle, entre deux (*d*) Auteurs du tems.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas * n'eſt qu'une peinture ſimple des ridicules qui étoient alors répandus dans la Province, d'où ils ont été bannis, à meſure que le goût & la politeſſe s'y ſont introduits. Les rôles de la Comteſſe, de Monſieur Tibaudier, & de Monſieur Harpin, ſont le germe de trois caractéres que les Auteurs comiques ont depuis ſi ſouvent traités & développés ſur le Théâtre. Cette Comédie, ſuivie d'une *Paſtorale comique* †, dont il ne nous eſt reſté que les noms des perſonnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1671. Les deux Piéces, diviſées en ſept Actes, ſans qu'on en connoiſſe la véritable diſtribution, y étoient accompagnées d'intermédes tirés de pluſieurs divertiſſemens qui avoient déjà été repréſentés devant le Roi.

Le Malade imaginaire ‡ fut la derniére

(*d*) *Voyez* Menagiana, Tom. 3. p. 23. Paris, *in*-12, 1715.

* LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet, en pluſieurs Actes en proſe repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris, en un Acte, ſans intermédes, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

† PASTORALE Comique.

‡ LE MALADE IMAGINAIRE, Comé-

production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractére malheureusement trop ordinaire dans la vie civile; & l'on vit, avec plaisir, la sensible Angélique oublier les intérêts de sa passion, pour ne voir, dans son pere mort, que l'objet de sa douleur & de ses regrets. Les Médecins ne sont point épargnés dans cette Piéce; Moliere ne s'y borne pas à les plaisanter, il attaque le fond (*e*) de leur art, par le rôle de Béralde, comme, dans celui du Malade imaginaire, il joue la foiblesse la plus universelle de l'homme, l'amour inquiet de la vie, & les soins trop multipliés pour la conserver. Il joue même la Faculté en corps dans le troisiéme intermède, qui, quoique mieux lié au sujet que les deux premiers, n'en est pas plus vraisemblable.

Le jour qu'il devoit représenter *le Malade Imaginaire* pour la troisiéme fois, il

die-Ballet, en trois Actes en prose, avec un Prologue; représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

(*e*) Tout le monde sçait la réponse que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à son dîné avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit, *vous avez un Médecin, que vous fait-il? Sire*, répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble: il m'ordonne des remédes, je ne les fais point, & je guéris*. Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint, à la sollicitation de Moliere, un Canonicat de Vincennes. *Voyez* troisiéme placet sur *Tartuffe*.

ſe ſentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit ſujet, & qui, depuis longtems, l'aſſujettiſſoit à un grand régime, & à un uſage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plûtôt en toux habituelle (*f*). Il exigea, ce jour-là, de ſes camarades que l'on commençât la repréſentation à quatre heures préciſes. Sa femme & Baron le preſſérent de prendre du repos, & de ne point joüer. *Hé, que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers! Je me reprocherois d'avoir négligé un ſeul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever ſon rôle, augmentérent ſon oppreſſion: & l'on s'apperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertiſſement du troiſiéme Acte, il lui prit une convulſion, qu'il tâcha en vain de déguiſer aux Spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans ſa maiſon, rue de Richelieu*, où ſa toüx augmenta conſidérablement, & fut ſuivie d'un vomiſſement de ſang qui le ſuffoqua. Il mourut le vendredi 17 de Février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux de ces ſœurs Religieuſes, qui vien-

(*f*) Froſine y fait alluſion dans *l'Avare*, Acte II, Scéne VI, en diſant à Harpagon, que Moliere repréſentoit, *Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.*

* Vis-à-vis la Fontaine, du côté qui donne ſur le Jardin du Palais Royal.

nent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

Le Roi, touché de la perte d'un si grand homme, & voulant lui donner, même après sa mort, une nouvelle marque de sa protection, engagea l'Archevêque (*g*) de Paris, à ne lui pas refuser la sépulture dans un lieu saint. Ce Prélat, après des informations exactes sur la religion & sur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à saint Joseph, qui est une aide de la paroisse de saint Eustache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jetter de l'argent; & cette populace, qui auroit peut-être insulté au corps de Moliere, l'accompagna avec respect. Le convoi se fit tranquillement le mardi 21 de Février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Il n'a laissé qu'une fille; & sa veuve épousa dans la suite le Comédien Détriché, connu sous le nom de *Guérin*.

La (*h*) femme de l'un des meilleurs Comiques que nous ayons eu, nous a donné ce portrait de Moliere. *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la tail-*

(*g*) *Voyez* Note 19, sur l'Epître 7 de Despréaux, Amst. *in-folio*, 1718, Tome premier, p. 218.

(*h*) Mademoiselle Poisson fille de *du Croisy*, Comédien de la Troupe de Moliere: elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Psiché* en 1671.

le plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lévres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la phisionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractére, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer; &, quand il lisoit ses Piéces aux Comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.

A considérer le nombre des Ouvrages (*i*) que Moliere a composés dans l'espace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faisoient partie de ses devoirs, on croira plûtôt, avec Despréaux, (*k*) que *la rime venoit le chercher*, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un Auteur (*l*), que Moliere travailloit difficilement: & l'on y admirera

(*i*) Outre les Ouvrages qu'on a rassemblés dans cette Edition, & plusieurs Piéces qu'il avoit composées pour la Province, il avoit laissé quelques fragmens de Comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entiéres. La veuve de Moliere les avoit remises au Comédien la Grange: on ne sçait ce qu'elles sont devenues. (*Voyez* Grimarest page 310.) Il avoit aussi traduit presque tout Lucrece. *Voyez* le même, page 311, & remarques sur la Satyre 2 de Despréaux, *in-folio*, Amsterdam, page 20, Tome premier, 1718.

(*k*) *Voyez* Ep. II, de Despréaux.

(*l*) *Voyez* Vie de Moliere, par Grimarest, page 48.

ce génie vaste, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chefs-d'œuvres.

Semblable au Peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expressions extérieures des passions, les mouvemens & les attitudes qui les caractérisent, rapporte à son art toutes ses observations; Moliere, pour nous donner sur la Scéne un Tableau fidéle de la vie civile, dont le Théâtre est l'image, étudioit avec soin le geste, le ton, le langage de tous les sentimens dont l'homme est susceptible dans toutes les conditions. C'est à cet esprit de réfléxion, prêt à s'exercer sur tout ce qui se passoit sous ses yeux, c'est à l'attention extrême qu'il apportoit à examiner les hommes, & au discernement exquis avec lequel il sçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoissance parfaite du cœur humain.

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la Scéne (m) des deux Marquis du *Misantrope*, imitée en partie de celle (n) de Valere & d'Eraste dans *le Dépit amoureux*; si Clitandre, dans *l'Amour Médecin* (o), produit à peu près le même incident qu'Adraste dans *le Sicilien*, (p) on peut du moins,

(m) Acte III, Scéne I.
(n) Acte I, Scéne III.
(o) Acte III, Scéne V. (p) Scéne XII.

dans la comparaison de ces Scénes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne se fait jamais mieux sentir, que par le parallèle des idées semblables, qu'un même Auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux Scénes de *l'Amour Médecin* & du *Sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adraste, à la faveur de leur déguisement, trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtresses en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre soient sur la Scéne: (*q*) dans *l'Etourdi*, (*r*) dans *l'Ecole des maris*, (*s*) dans *le Malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent s'expliquer autrement, déclarent tout haut leur passion à l'objet aimé, en présence même des personnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs sentimens. Ces derniéres Scénes, plus fines & plus piquantes que les premiéres, se ressemblent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverses routes, plus ingénieuses & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étendue & quelles ressources dans l'esprit ne faut-il pas avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire sous d'autres points de vûe,

(*q*) Acte I, Scéne IV.
(*r*) Acte II, Scéne XIV.
(*s*) Acte II, Scéne VI.

avec des couleurs différentes & toujours agréables ?

La fécondité de Moliere eſt encore plus ſenſible dans les ſujets qu'il a tirés des Auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours ſupérieur à ſes modéles, & en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modéles diſparoiſſoient, il devenoit original. C'eſt ainſi que Plaute & Térence avoient imité les Grecs. Mais les deux Poëtes Latins, plus uniformes dans le choix des caractéres & dans la maniére de les peindre, n'ont repréſenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le Poëte François a non ſeulement expoſé ſur la Scéne les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à ſa Nation, que ſes Comédies peuvent être regardées comme l'Hiſtoire des mœurs, des modes, & du goût de ſon ſiécle; avantage qui diſtinguera toujours Moliere de tous les Auteurs Comiques.

Comme ſes Ouvrages ne ſont pas tous du même genre, il ne faut pas, pour en juger ſainement, partir des mêmes principes. Dans ſes premiéres Comédies d'intrigue, il ſe conforma à l'uſage qui étoit alors établi ſur le Théâtre François, & crut devoir ménager le goût du public,

accoutumé à voir réunis dans un même sujet, les incidens les moins vraysemblables; c'est plutôt un vice du tems, qu'un défaut de l'Auteur. Dans les Piéces qu'il préparoit à la hâte pour des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois sacrifié une partie de sa gloire à la magnificence, à la variété du spectacle, & aux ornemens que la musique & la danse y devoient ajoûter. Uniquement rempli du désir d'exécuter promtement les ordres du Roi, il ne songeoit qu'à répondre, du moins par son zéle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du soin de l'amuser. Il n'a pas même crû avilir son talent, en se prêtant au peu de délicatesse de la multitude, dans ces Piéces, dont les caractéres chargés plaisent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, sans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'usage a consacrés, & a fait passer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop sévére ne s'accordoit guéres avec l'intérêt d'une troupe que la gloire seule ne conduisoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une Comédie, que par le nombre des représentations, & par l'affluence des Spectateurs. Ce sont apparemment ces espéces de farces, qu'il lisoit à sa servante, pour juger, par l'impression qu'elle en recevoit, de l'effet que la représentation produiroit sur le Théâtre. Il est peu vray-

femblable qu'il l'ait consultée sur *le Misantrope* ou sur *les Femmes sçavantes.*

Ces deux Piéces, dont le genre même étoit inconnu à l'Antiquité, sont celles que le public a reçues avec le moins d'empressement, & cependant celles dont il attendoit l'immortalité, & qui, ainsi que l'*Ecole des Femmes* & *Tartuffe*, la lui assûrent. L'art caché sous des graces simples & naïves, n'y employe que des expressions claires & élégantes, des pensées justes & peu recherchées, une plaisanterie noble & ingénieuse pour peindre & pour développer les replis les plus secrets du cœur humain. C'est enfin par elles, que Moliere a rendu en France la Scéne comique supérieure à celle des Grecs & des Romains.

La nature, qui lui avoit été si favorable du côté des talens de l'esprit, lui avoit refusé ces dons extérieurs, si nécessaires au Théâtre, sur-tout pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des infléxions dures, une volubilité de Langue qui précipitoit trop sa déclamation, le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Il se fit justice, & se renferma dans un genre où ces défauts étoient plus supportables. Il eut même des difficultés à surmonter pour y réussir; & ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui

causerent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à la mort, & dont il sçavoit tirer parti en certaines occasions. Pour varier ses infléxions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non seulement il plaisoit dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'est alors que, par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions, & par toutes les finesses de l'art, il séduisoit les Spectateurs, au point qu'ils ne distinguoient plus le personnage représenté, d'avec le Comédien qui le représentoit; aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réservé l'emploi d'Orateur (*t*) de sa troupe.

Le soin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner son jeu, s'étendoit jusques sur ses camarades. *L'Impromptu de Versailles*, dont le sujet est la répétition d'une Comédie qui devoit se jouër devant le Roi, est l'image de ce que Mo-

(*t*) Chaque Troupe avoit, dans ce tems-là, un Acteur, qui seul faisoit l'annonce des Piéces, & qui haranguoit le Public dans l'occasion. Moliere, quelques années avant sa mort, avoit cédé cet emploi au Comédien *la Grange*.

Moliere faisoit probablement dans les répétitions ordinaires des Piéces qu'il donnoit au Public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraye & plus sensible, n'échappoit à son attention. Il obligea sa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convalescente, qu'elle devoit représenter dans *Tartuffe*. Mais il ne se bornoit pas seulement à former ses Acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, soit générales, soit particuliéres; il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (*u*) protecteur; aussi attentif à composer pour eux (*x*) des rôles qui fissent valoir leurs talens, que soigneux d'attirer dans sa troupe des sujets qui pussent la rendre plus célébre. On sçait que le bruit des heureuses dispositions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour faire passer cet enfant, de la

(*u*) Non seulement, en 1665, il obtint pour sa troupe le titre de *troupe du Roi*, avec sept mille livres de pension; mais, sur les instances réitérées de ses camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes personnes de sa maison n'entrassent à la Comédie sans payer. *Voyez* Grimarest, page 131.

(*x*) Il avoit *du Croisy* en vûe, lorsqu'il composa le rôle de Tartuffe; comme, dans la suite, profitant de la taille & des graces de *Baron* encore jeune, il lui destina le rôle de l'Amour dans *Psiché*.

troupe de la Raisin (y), dans la sienne. Baron, élevé & instruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere (z), est devenu le Roscius de son siécle. La Beauval quitta la Province pour venir briller sur le Théâtre du Palais Royal.

Moliere, qui s'égayoit, sur le Théâtre, aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la sagesse de prévenir, ni la force de vaincre, il envisagea la société d'une femme aimable, comme un délassement nécessaire à ses travaux; ce ne fut pour lui qu'une source de chagrins. Les personnes qui attirent les yeux du public, sont plus exposées que les autres à sa malignité & à ses plaisanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la Comédienne

(y) La Raisin, veuve d'un Organiste de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, sous le nom de *troupe Dauphine*; elle pria Moliere, en 1664, de lui prêter son Théâtre pour trois représentations: Moliere, informé du succès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, résolut, quoique malade, de se faire porter au Palais Royal à la troisiéme représentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans sa troupe. *Voyez* Grimarest, page 95 & 101.

(z) Baron étoit fils d'un Comédien & d'une Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'Octobre 1655; & sa mere, au mois de Septembre 1662. *Voyez* Muse Historique de Loret, Lettre 40, de l'année 1655, & Lettre 35, de l'année 1662.

Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (*a*) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un Philosophe amoureux, & les caprices d'une femme légére & coquette, répandit, dans la suite, sur ses jours bien des nuages, dont on abusa pour jetter sur lui le ridicule qu'il avoit si souvent joué dans les autres. Il perdit enfin son repos, & la douceur de sa vie; mais sans perdre aucun des agrémens de son esprit.

Plus heureux dans le commerce de ses amis, il les rassembloit à Auteuil, dès que ses occupations lui permettoient de quitter Paris, ou ne l'appelloient pas à la Cour. Estimé des hommes les plus illustres de son siécle, il n'étoit pas moins chéri & caressé des grands. Le Maréchal Duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naissance. Le grand Condé éxigeoit de Moliére de fréquentes visites, & avouoit que sa conversation lui apprenoit toujours quelque chose de nouveau.

Des distinctions si flateuses n'avoient gâté ni son esprit ni son cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme,

(*a*) On disoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Béjart, avoit épousé sa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connoissance avec la mere; d'ailleurs, Grimarest assûre qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé Modéne. *Voyez* page 21.

que l'extrême misére empêchoit de paroître ; *il se nomme Mondorge* (*b*), ajouta-t'il. *Je le connois*, dit Moliere, *il a été mon camarade en Languedoc, c'est un honnête homme ; que jugez-vous qu'il faille lui donner ? Quatre pistoles*, dit Baron, après avoir hésité quelque tems. *Hé bien*, reprit Moliere, *Je vais les lui donner pour moi, donnez-lui ces vingt autres que voilà.* Mondorge parut, Moliere l'embrassa, le consola, & joignit au présent qu'il lui faisoit, un magnifique habit de Théâtre, pour jouër dans les rôles tragiques. C'est par des exemples pareils, plus sensibles que de simples discours, qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme son fils.

On n'a point inséré dans ces Mémoires les traditions populaires, toujours incertaines & souvent fausses, ni les faits étrangers ou peu intéressans, que l'Auteur de la vie de Moliere a rassemblés. Celui dont Charpentier, fameux Compositeur de musique a été témoin, & qu'il a raconté à des personnes dignes de foi, est peu connu, & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce Musicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carrosse, & lui dit ; *Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une piéce d'or. Où la vertu va-t-elle se nicher !* s'écria Moliere,

(*b*) Son nom de famille étoit Mignot.

après un moment de réfléxion, *tien, mon ami, en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces Mémoires, que par ces vers de Despréaux (*c*).

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priére,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits, à nos yeux, rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son Chef-d'œuvre nouveau;
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scéne plus exacte,
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain, d'un coup si rude, espéra revenir,
Et, sur ses brodequins, ne put plus se tenir.

(*c*) Epître VII, à Monsieur Racine.

F I N.

VIE DE MOLIERE

Par M. de VOLTAIRE.

LE goût de bien des Lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, font cause que l'Histoire des Hommes célébres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs Ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'Edition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte Histoire de la Vie de Moliere; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera sur ses Ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du Public éclairé.

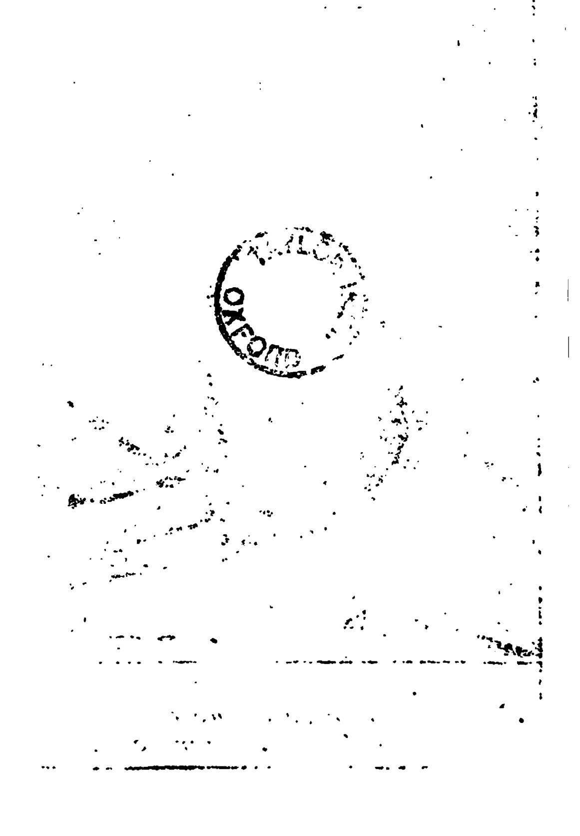
Jean-Baptiste Poquelin nâquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les Piliers des Halles. Son pere Jean-Baptiste Poquelin, Valet de chambre Tapissier chez le Roi, Marchand Frippier, & Anne Boutet sa mere, lui donnérent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinoient: il



MOLIERE

Né à Paris en 1620, Mort à Paris le Vendredy 17 Fevrier 1673.

J. Punt delin. et fecit. 1740.


OXFORD

resta jusqu'à quatorze ans dans leur Boutique, n'ayant rien appris outre son mêtier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur Charge chez le Roi ; mais son génie l'appelloit ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les Beaux-Arts, les ont cultivés malgré leurs parens, que la Nature a toujours été en eux plus forte que l'Education.

Poquelin avoit un grand-pere qui aimoit la Comédie, & qui le menoit quelquefois à l'Hôtel de Bourgogne. Le jeune-homme sentit bien-tôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa, il pressa son grand-pere d'obtenir qu'on le mît au Collége, & il arracha enfin le consentement de son pere, qui le mit dans une Pension, & l'envoya Externe aux Jésuites, avec la répugnance d'un Bourgeois, qui croyoit la fortune de son fils perdue, s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au College les progrès qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des Classes d'Armand de Bourbon premier Prince de Conty, qui depuis fut le Protecteur des Lettres & de Moliere.

Il y avoit alors dans ce Collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de

réputation dans le monde. C'étoit *Chapelle* & *Bernier*. Celui-ci, connu par ſes Voyages aux Indes ; & l'autre, célébre par quelques Vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune Chapelle ſon fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faiſoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étoient mal à leur aiſe. Au-lieu même de donner à ſon fils naturel un Précepteur ordinaire & pris au hazard, comme tant de peres en uſent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célébre Gaſſendi à ſe charger de l'inſtruire.

Gaſſendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'aſſocia aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illuſtre Maître n'eut de plus dignes Diſciples. Il leur enſeigna ſa Philoſophie d'Epicure, qui, quoiqu'auſſi fauſſe que les autres, avoit au moins plus de méthode & plus de vraiſemblance que celle de l'Ecole, & n'en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'inſtruire ſous Gaſſendi. Au ſortir du College, il reçut de ce Philoſophe les principes d'une Morale plus utile que ſa Phyſique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de ſa vie.

Son pere étant devenu infirme & inca;

pable de ſervir, il fut obligé d'exercer les fonctions de ſon Emploi auprès du Roi. Il ſuivit Louis XIII dans Paris. Sa paſſion pour la Comédie, qui l'avoit déterminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le Théâtre commençoit à fleurir alors : cette partie des Belles-Lettres, ſi mépriſée quand elle eſt médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, quand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avoit point de Comédiens fixes à Paris. Quelques Farceurs alloient, comme en Italie, de Ville en Ville. Ils jouoient les Piéces de *Hardy*, de *Montcrêtien*, ou de *Baltazar Baro* (qui fut depuis de l'Académie Françoiſe.) Ces Auteurs leur vendoient leurs Ouvrages dix écus piéce.

Pierre Corneille tira le Théâtre de la barbarie & de l'aviliſſement, vers l'année 1630. Ses premiéres Comédies, qui étoient auſſi bonnes pour ſon ſiécle, qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une Troupe de Comédiens s'établirent à Paris. Bien-tôt après, la paſſion du Cardinal de Richelieu pour les Spectacles mit le goût de la Comédie à la mode ; & il y avoit plus de Sociétés particuliéres qui repréſentoient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes-gens qui avoient du talent pour la décla-

mation; ils jouoient au Fauxbourg Saint Germain & au Quartier Saint Paul. Cette Société éclipsa bien-tôt toutes les autres; on l'appella *l'illustre Théâtre.* On voit par une Tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'illustre Théâtre.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois Comédien & Auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les Auteurs jouoient souvent dans leurs Piéces, & qu'ils n'étoient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs Concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siécle. Il prit le nom de Moliere, & il ne fit en changeant de nom, que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie, & de ceux de l'Hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille étoit *Le Grand*, s'appelloit *Belleville* dans la Tragédie, & *Turlupin* dans la Farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Guéret* étoit connu dans les Piéces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*; dans la Farce il jouoit toujours un certain rôle qu'on appelloit *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étoient connus que sous ce nom de Théâtre. Il y avoit déja eu un

Comédien appellé *Moliere*, Auteur de la Tragédie de *Polixène*.

Le nouveau Moliere fut ignoré pendant tout le tems que durérent les Guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques Piéces. Il avoit fait un Recueil de Scénes Italiennes, dont il faisoit de petites Comédies pour les Provinces. Ces premiers essais très-informes tenoient plus du mauvais Théâtre Italien où il les avoit pris, que de son génie, qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la Province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole*: Ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques Curieux ont conservé deux Piéces de Moliere dans ce genre ; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie du barbouillée*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la premiére, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalousie débarbouillée* un canevas, quoiqu'informe, du troisiéme Acte de *George Dandin*.

La premiére Piéce réguliére en cinq Actes qu'il composa, fut *l'Etourdi* ; il représenta cette Comédie à Lyon en 1658. Il y avoit dans cette Ville une Troupe de Comédiens de campagne, qui fut aban-

donnée dès que celle de Moliere parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne Troupe se joignirent à Moliere, & il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc, avec une Troupe assez complette, composée principalement de deux freres nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un Pâtissier de la rue Saint Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le Prince de Conty, qui tenoit les Etats de Languedoc à Béziers, se souvint de Moliere qu'il avoit vû au Collége; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Prétieuses ridicules*.

Cette petite Piéce des Prétieuses faite en Province, prouve assez que son Auteur n'avoit eu en vûe que les ridicules des Provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'Ouvrage pouvoit corriger & la Cour & la Ville.

Moliere avoit alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connoissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le Prince de Conty voulut alors faire Moliere son Sécretaire; & qu'heureusement pour la gloire du Théâtre François, Moliere eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au Prince & au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les Provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le Prince de Conty lui donna accès auprès de Monſieur, Frere unique du Roi Louis XIV. Monſieur le préſenta au Roi & à la Reine-Mére. Sa Troupe & lui repréſentérent la même année devant leurs Majeſtés la Tragédie de *Nicomède*, ſur un Théâtre élevé par ordre du Roi dans la Salle des Gardes du vieux Louvre.

Il y avoit depuis quelque tems des Comédiens établis à l'Hôtel de Bourgogne. Ces Comédiens aſſiſtérent au début de la nouvelle Troupe. Moliere, après la repréſentation de Nicomède, s'avança ſur le bord du Théâtre, & prit la liberté de faire au Roi un diſcours, par lequel il remercioit Sa Majeſté de ſon indulgence, & louoit adroitement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dont il devoit craindre la jalouſie: il finit en demandant la permiſſion de donner une Piéce d'un Acte, qu'il avoit jouée en Province.

La mode de repréſenter ces petites Farces après de grandes Piéces étoit perdue à l'Hôtel de Bourgogne. Le Roi agréa l'offre de Moliere, & l'on joua dans l'inſtant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'uſage a toujours continué de donner de ces Piéces d'un Acte, ou de trois, après les Piéces de cinq.

On permit à la Troupe de Moliere de

s'établir à Paris ; ils s'y fixérent & partagérent le Théâtre du Petit Bourbon avec les Comédiens Italiens, qui en étoient en possession depuis quelques années.

La Troupe de Moliere jouoit sur le Théâtre les Mardis, les Jeudis & les Samedis, & les Italiens les autres jours.

La Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ne jouoit aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avoit des Piéces nouvelles.

Dès-lors la Troupe de Moliere prit le titre de *la Troupe de Monsieur*, qui étoit son Protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la Salle du Palais Royal. Le Cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la représentation de *Mirame* Tragédie, dans laquelle ce Ministre avoit composé plus de cinq cens vers. Cette Salle est aussi mal construite que la Piéce pour laquelle elle fut bâtie. Et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun Théâtre supportable; c'est une barbarie Gotique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes Piéces sont en France, & les belles Salles en Italie.

La Troupe de Moliere eut la jouïssance de cette Salle jusqu'à la mort de son Chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'Opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-

à-dire en quinze années de tems, il donna toutes ses Piéces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouër dans le Tragique, mais il n'y réussit pas ; il avoit une volubilité dans la voix, & une espéce de hoquet, qui ne pouvoit convenir au genre sérieux, mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs Comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Moliere.

„ Il n'étoit ni trop gras, ni trop mai„ gre ; il avoit la taille plus grande que „ petite, le port noble, la jambe belle, „ il marchoit gravement, avoit l'air très„ sérieux, le nez gros, la bouche gran„ de, les levres épaisses, le teint brun, „ les sourcils noirs & forts, & les di„ vers mouvemens qu'il leur donnoit lui „ rendoient la physionomie extrêmement „ comique. A l'égard de son caractere, „ il étoit doux, complaisant, généreux ; „ il aimoit fort à haranguer ; & quand il „ lisoit ses Piéces aux Comédiens, il vou„ loit qu'ils y amenassent leurs enfans, „ pour tirer des conjectures de leur mou„ vement naturel.

Moliere se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans, & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le Public, en lui faisant connoître la bonne Comédie, à le juger lui-même très-sévérement. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient aux

Piéces médiocres des autres Auteurs, relevoient les moindres défauts de Moliere avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un Auteur célébre, joint avec les malignités du Public, suffit pour faire tomber un bon Ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi *l'Avare*, le *Misantrope*, les *Femmes savantes*, *l'Ecole des Femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avoit un goût naturel & l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la Cour & la Ville aux Piéces de Moliere. Il eût été plus honorable pour la Nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son Maître pour bien juger. Moliere eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais Auteurs du tems, leurs Protecteurs, & leurs cabales : ils suscitérent contre lui les Dévots ; on lui imputa des Livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avoit joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même Roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Moliere.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa Troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès

de ses Ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter: ce qu'il retiroit du Théâtre, avec ce qu'il avoit placé, alloit à trente mille livres de rente; somme qui, en ce tems-là, faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du Roi, paroît assez par le Canonicat qu'il obtint pour le fils de son Médecin. Ce Médecin s'appelloit Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du Roi: *Vous avez un Médecin*, dit le Roi à Moliere; *que vous fait-il? Sire*, répondit Moliere, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remédes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisoit de son bien un usage noble & sage: il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonsacs, les Desbarreaux, &c. qui joignoient la volupté & la philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil, où il se délassoit souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le Maréchal de Vivonne, connu par son esprit, & par son amitié pour Despréaux, alloit souvent chez Moliere, & vivoit avec lui comme Lælius avec Térence. Le Grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voir souvent, & disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Moliere employoit une partie de son

revenu en libéralités, qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, des charités. Il encourageoit souvent par des préſens conſidérables de jeunes Auteurs qui marquoient du talent: c'eſt peut-être à Moliere que la France doit Racine. Il engagèa le jeune Racine, qui ſortoit du Port-Royal, à travailler pour le Théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la Tragédie de *Théagène & Cariclée*; & quoique cette Piéce fût trop foible pour être jouée, il fit préſent au jeune Auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Freres ennemis*.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'eſt-à-dire en 1661, Racine ayant fait une Ode ſur le Mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des Lettres, que Moliere & Racine ayent été brouillés depuis; de ſi grands Génies, dont l'un avoit été le Bienfaicteur de l'autre, devoient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, & par les dons ſinguliers qu'il avoit reçus de la Nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'étoit le Comédien Baron, qui a été l'unique dans la Tragédie & dans la Comédie. Moliere en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Comédien de campagne, que la pauvreté

empêchoit de se présenter, lui demandoit quelque léger secours pour aller joindre sa Troupe. Moliere ayant su que c'étoit un nommé Mondorge, qui avoit été son camarade, demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner. Celui-ci répondit au hazard: *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit Moliere; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce présent, celui d'un habit de Théâtre magnifique.

Un autre trait de sa vie mérite encore plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un Pauvre. Un instant après, le Pauvre court après lui, & lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tien, mon ami*, dit Moliere, *en voilà un autre*; & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit partout la Nature en homme qui la vouloit peindre.

Moliere, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé en 1661 une jeune fille, née de la Béjart & d'un Gentilhomme nommé Modene. On disoit que Moliere en étoit le pere: le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On

prouva, que Moliere n'avoit connu la mere qu'après la naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, & les dangers auxquels une Comédienne jeune & belle eſt expoſée, rendirent ce mariage malheureux; & Moliere, tout Philoſophe qu'il étoit d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avoit ſi ſouvent joués ſur le Théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours par les foibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettroient-ils au deſſus de l'humanité?

La derniere Piéce qu'il compoſa fut *le Malade imaginaire*. Il y avoit quelque tems que ſa poitrine étoit attaquée, & qu'il crachoit quelquefois du ſang. Le jour de la troiſiéme Repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conſeilla de ne point jouër; mais il voulut faire un effort ſur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le Divertiſſement de la Réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces Sœurs Religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui

ſortoit par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une Fille, qui avoit beaucoup d'eſprit. Sa Veuve épouſa le Comédien Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la Religion, & la prévention que l'on a contre la Comédie, tout épurée qu'elle étoit par lui, furent cauſe qu'on refuſa de l'enterrer. Le Roi le regrettoit, & ce Monarque, dont il avoit été le Domeſtique & le Penſionnaire, eut la bonté de prier l'Archevêque de Paris de le faire enterrer dans une Egliſe. Le Curé de Saint Euſtache, ſa Paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoiſſoit dans Moliere que le Comédien, & qui ignoroit qu'il avoit été un excellent Auteur, un Philoſophe, un Grand-Homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du Convoi; ſa Veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenêtres; & ces miſérables qui auroient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'Enterrement, accompagnérent le corps avec reſpect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, & les injuſtices qu'il avoit eſſuyées pendant ſa vie, engagérent le fameux Pere Bouhours à compoſer cette eſpéce d'Epitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Moliere eſt la ſeule qui

mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise Histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses Ouvrages.

Tu réformas & la Ville & la Cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien
Qui mît à les polir sa gloire & son étude;
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette Vie de Moliere les Contes populaires touchant Chapelle & ses amis; mais je suis obligé de dire, que ces Contes adoptés par Grimarest sont très-faux. Le feu Duc de Sully, le dernier Prince de Vendôme, l'Abbé de Chaulieu, qui avoient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritoient aucune créance.



L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE.

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.
ANSELME, pere d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
CE'LIE, esclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
LE'LIE, fils de Pandolfe.
LE'ANDRE, fils de famille.
ANDRE'S, crû Egyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES de masques.

La Scéne est à Messine dans une place publique.

L'ÉTOUR-



L'ETOURDI.



L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L E'L I E.

HE' bien, Léandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté, je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LE'LIE, MASCARILLE.

L E'L I E.

AH! Mascarille.

M A S C A R I L L E.

Quoi?

L E'L I E.

Voici bien des affaires,
J'ai dans ma passion toutes choses contraires;
Léandre aime Célie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LE'LIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LE'LIE.

Hé! oui, tant pis, c'eſt-là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me déſeſpérer,
Puiſque j'ai ton ſecours, je dois me raſſûrer.
Je ſçai que ton eſprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,
Qu'on te peut appeller le Roi des ſerviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

MASCARILLE.

Hé! trève de douceurs.
Quand nous faiſons beſoin, nous autres miſérables,
Nous ſommes les chéris & les incomparables;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous ſommes les coquins qu'il faut rouër de coups.

LE'LIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin, diſcourons de l'aimable captive,
Dis ſi les plus cruels & plus durs ſentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits ſi charmans:
Pour moi, dans ſes diſcours, comme dans ſon viſage,
Je voi pour ſa naiſſance un noble témoignage,
Et je croi que le Ciel dedans un rang ſi bas,
Cache ſon origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romaneſque avecque vos chimeres.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'eſt Monſieur votre pere, au moins à ce qu'il dit;
Vous ſçavez que ſa bile aſſez ſouvent s'aigrit,
Qu'il peſte contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportemens lui bleſſent la viſiere;
Il eſt avec Anſelme en parole pour vous
Que de ſon Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'eſt dans le ſeul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire ſage;

Et s'il vient à sçavoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance,
Vous soustrait au devoir de votre obéïssance,
Dieu sçait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LE'LIE.

Ah! trève, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, trève plûtôt à votre politique,
Elle n'est pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LE'LIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires?

[*à part.*] MASCARILLE.

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure,
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous sçavez le contraire, & qu'il est très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de pere;
Poussez votre bidet, vous dis-je, & laissez faire.
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, esperent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous sçavez mon talent, je m'offre à vous servir.

LE'LIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vû des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre à l'instant vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il se va préparer:
C'est pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
Les moyens les plus promts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque tems rêver à cette affaire.

[*à part.*]

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire?

LE'LIE.

Hé bien, le stratagême?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut... Non, je m'abuse.
Mais si vous alliez....

LE'LIE.

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.
J'en songeois une....

LE'LIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas....

LE'LIE.

Quoi?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme.

LE'LIE.

Et que lui puis-je dire?

MASCARILLE.

Il est vrai; c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LE'LIE.

Que faire?

MASCARILLE.

Je ne sçai.

LE'LIE.

C'en eſt trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions par un promt achat de cette eſclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous brave.
De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, eſt en quelque ſouci,
Et trouvant ſon argent qu'ils lui font trop attendre;
Je ſçai bien qu'il feroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu.
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur-tout il révere,
Mais le mal, c'eſt....

LE'LIE.

Quoi, c'eſt?

MASCARILLE.

Que Monſieur votre pere
Eſt un autre vilain, qui ne vous laiſſe pas,
Comme vous voudriez, manier ſes ducats,
Qu'il n'eſt point de reſſort, qui pour votre reſſource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourſe
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour ſçavoir là-deſſus quel eſt ſon ſentiment;
Sa fenêtre eſt ici.

LE'LIE.

Mais Trufaldin pour elle,
Fait de jour & de nuit exacte ſentinelle;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! la voilà qui ſort tout-à-propos.



SCENE III.

CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vûe
Les céleſtes attraits dont vous êtes pourvûe!
Et, quelque mal cuiſant que m'ayent cauſé vos yeux,
Que je prends de plaiſir à les voir en ces lieux!

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raiſon votre diſcours étonne,
N'entend pas que mes yeux faſſent mal à perſonne,
Et, ſi dans quelque choſe ils vous ont outragé.

LÉLIE.

Ah! leurs coups ſont trop beaux pour me faire une injure,
Je mets toute ma gloire à chérir leur bleſſure,
Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut;
Ce ſtile maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, & ſçachons vîte d'elle
Ce que...

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie!

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien!

LÉLIE.

O rencontre cruelle!
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler!

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſçaurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CE'LIE, LE'LIE retiré dans un coin. MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

Que faites-vous dehors ? & quel ſoin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à perſonne.

CE'LIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin ?

CE'LIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout vôtre, & ma joye eſt extrême
De pouvoir ſaluer en toute humilité
Un homme dont le nom eſt par-tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vûe ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour ſçavoir l'avenir,
Je voulois ſur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ? te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CE'LIE.

Non, tout ce que je ſçai n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'eſt. Le maître que je ſers
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;

Mais un dragon veillant sur ce rare trésor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor,
Et, ce qui plus le gêne & le rend misérable;
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour sçavoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

C E'L I E.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçû le jour?

M A S C A R I L L E.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

C E'L I E.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adversité
Elle sçait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître;
Mais je les sçai comme elle, & d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

M A S C A R I L L E.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

C E'L I E.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain;
Il a lieu d'espérer, & le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, & voudra bien se rendre.

M A S C A R I L L E.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur.
Difficile à gagner.

C E'L I E.

C'est-là tout le malheur.

M A S C A R I L L E *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

C E'L I E.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LE'LIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidelle,
Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté;
Pourvû qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho! ho! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le sçavez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sçai ce que je sçai.
J'ai crainte ici-dessous de quelque manigance.
[*à Célie.*]
Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouër vos flûtes mieux d'accord.

****

SCENE V.

LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est bien fait. Je voudrois qu'encor sans flaterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LE'LIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! cette action ne doit point me surprendre.

Vous êtes si fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LE'LIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARIELE *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent:
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

****

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAr mon chef, c'est un siécle étrange que le nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement:
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors, que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste! ce n'est pas peu que deux mille francs dûs
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proye
A tirer en volant! Chut, il faut que je voye

Si je pourrois un peu de près le careſſer.
Je ſçai bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme....

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente aſſaſſine?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flâme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure;
Anſelme mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable,
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt dés-agréable.

ANSELME.

Si bien donc....

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous,
Ne vous regarde plus....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut....

ANSELME.

Et me veut....

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,
Prendre la bourse.

ANSELME.

La?

MASCARILLE *prend la bourse & la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah! je t'entends. Vien-ça, lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduise.

ANSELME *revenant.*

Ah! vraiment je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle:
Tien, tu te souviendras....

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis ſans intérêt.

ANSELME.

Je le ſçai ; mais pourtant....

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je.
Je ſuis homme d'honneur, cela me déſoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MASCARILLE *à part.*

O long diſcours!

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez votre argent.
Sans vous mettre en ſouci, je ferai le préſent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi ; mais ſur-tout fais ſi bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VII.

LE'LIE, ANSELME, MASCARILLE.

LE'LIE, *ramaſſant la bourſe.*

A qui la bourſe?

ANSELME.

Ah Dieu! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée.

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent;
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

****

SCENE VIII.

LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est être officieux, & très-fort, ou je meure.

LE'LIE.

Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LE'LIE.

Qu'est-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le sot en bon françois,
Puisque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il sçait bien l'impuissance où son pere le laisse,
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous presse;
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte & le danger....

LE'LIE.

Quoi? c'étoit....

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LE'LIE.

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien rafiné.

L E' L I E.
Tu me devois par ſigne avertir de l'affaire.
M A S C A R I L L E.
Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laiſſez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout préſentement je veux voir les effets;
A la charge que ſi....
L E' L I E.
Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.
M A S C A R I L L E.
Allez donc; votre vûe excite ma colere.
L E' L I E.
Mais ſur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce deſſein....
M A S C A R I L L E.
Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.
[*Lélie ſort.*]
Menons bien ce projet; la fourbe ſera fine,
S'il faut qu'elle ſuccéde ainſi que j'imagine.
Allons voir.... Bon, voici mon homme juſtement.

S C E N E IX.

P A N D O L F E, M A S C A R I L L E.

P A N D O L F E.
MAſcarille.
M A S C A R I L L E.
Monſieur.
P A N D O L F E.
A parler franchement,
Je ſuis mal ſatisfait de mon fils.
M A S C A R I L L E.
De mon maître?
Vous n'êtes pas le ſeul qui ſe plaigne de l'être.

Sa mauvaiſe conduite inſupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant aſſez d'intelligence
Enſemble.

MASCARILLE.

Moi? Monſieur, perdez cette croyance.
Toujours de ſon devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit ſans ceſſe avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte où je le voi rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenſer le reſpect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oui querelle, & bien avant pouſſée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la penſée
Qu'à tout ce qu'il faiſoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? voyez ce que c'eſt que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence eſt toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je ſuis auprès de lui gagé pour ſerviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être ſage.
Monſieur, au nom de Dieu, lui fais-je aſſez ſouvent,
Ceſſez de vous laiſſer conduire au premier vent;
Réglez-vous; regardez l'honnête homme de pere
Que vous avez du Ciel; comme on le conſidere;
Ceſſez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et comme lui, vivez en perſonne d'honneur.

PANDOLFE.

C'eſt parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? des chanſons, dont il me vient confondre.
Ce n'eſt pas qu'en effet, dans le fond de ſon cœur,
Il ne tienne de vous des ſemences d'honneur;

Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret, qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert: mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute assûrance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé, mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre?
Il faut.... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre;
Ce seroit fait de moi, s'il sçavoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, & puis bien vous promettre.
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;

Et de plus, quand bien même il feroit réfolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller fon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eft très-bien raifonner; ce confeil me plaît fort.
Je vois Anfelme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promtement cette efclave funefte,
Et la mettre en tes mains pour achever le refte.

MASCARILLE *feul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes auffi.

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

OUi, traître, c'eft ainfi que tu me rends fervice?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela, l'euffai-je foupçonné?
Tu payes d'impofture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit fervir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adreffe & tes foins fçauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere;
Et cependant ici tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuferas; je fçais un fûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pouffes fi bien,
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes promte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, fans confidérer s'il a raifon ou non,
Votre efprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, fans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puifqu'ainfi l'on m'outrage,

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouïr ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non : mais il faut sçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire, que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE *l'arrêtant*.

Hé ! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais ;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé ! mon pauvre garçon, que ta colere cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

[*Tirant sa bourse.*]

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le ſçaurois, quelque effort que je faſſe:
Mais votre promtitude eſt de mauvaiſe grace.
Apprenez qu'il n'eſt rien qui bleſſe un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il eſt vrai, je t'ai dit de trop groſſes injures:
Mais que ces deux louïs guériſſent tes bleſſures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'eſt rien; je ſuis tendre à ces coups;
Mais déja je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ſes amis endurer quelque choſe.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propoſe,
Et crois-tu que l'effet de tes deſſeins hardis,
Produiſe à mon amour le ſuccès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'eſprit ſur des épines.
J'ai des reſſorts tout prêts pour diverſes machines.
Et, quand ce ſtratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Croi qu'Hippolyte au moins ne ſera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'eſpérance du gain n'eſt pas ce qui me flate.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait ſigne, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais ſonge à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LE'LIE, MASCARILLE.

LE'LIE.

QUe diable fais-tu là? Tu me promets merveille:
Mais ta lenteur d'agir eſt pour moi ſans pareille.

Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déja tout mon bonheur eût été renversé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joye,
D'un regret éternel je devenois la proye;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, & j'en étois frustré;
Il l'emmenoit chez lui: mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait, que par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue

MASCARILLE.

Et trois:
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable!
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sévrer,
Et puis pour votre amour je m'employrois encore?
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que Monsieur Sathan vous vint tordre le cou.

LE'LIE.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos désirs enfin il a fallu se rendre,
Malgré tous mes sermens, je n'ai pû m'en défendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile, & si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas sur cette sûreté.
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévûe, & rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu vous dis, mes soins, pour l'espoir qui vous flate.

LE'LIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi stratagême.
Votre pere fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos désirs contens;
Je viens de le tuer (de parole, j'entends;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,
Le bon-homme surpris, a quitté cette vie:
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas;
On est venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un trésor;

Il a volé d'abord, & comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enséveli pour lui:
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouëz bien votre rôle, & pour mon personnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCENE. II.

LELIE *seul.*

SOn esprit, il est vrai, trouve une étrange voye
Pour adresser mes vœux au comble de leur joye;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flâme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste Ciel! qu'ils sont promts! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouër notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort:
Je lui sçai mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il se bat, & ne peut rien souffrir;
Il s'est fait en maints lieux contusion & bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse:
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensévelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;
Outre, qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensévelit, bien souvent assassine,
Et tel est crû défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, & l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son pere,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort;
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires,
Il se trouve assez neuf, & ne voit encor gueres;
Que son bien la plûpart n'est point en ces quartiers,
Ou, que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *seul.*

Jusques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main & de l'œil.

SCENE

SCENE IV.

ANSELME, LE'LIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne sçaurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de tems! il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LE'LIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LE'LIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abbat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.

LE'LIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prieres,
N'en perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres;
Tout le monde y passe.

LE'LIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévere,
Mon cher Lelie, au moins, faites qu'il se modere.

LE'LIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois ſon humeur.

ANSELME.

Au reſte; ſur l'avis de votre ſerviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous eſt néceſſaire
Pour faire célébrer les obſéques d'un pere.

LE'LIE.

Ah! Ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente ſa douleur!
Il ne peut, ſans mourir, ſonger à ce malheur.

ANSELME.

Je ſçai que vous verrez aux papiers du bon-homme,
Que je ſuis débiteur d'une plus grande ſomme:
Mais, quand par ces raiſons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement diſpoſer de mon bien.
Tenez, je ſuis tout vôtre, & le ferai paroître.

LE'LIE *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaiſir que ſent Monſieur mon maître!

ANSELME.

Maſcarille, je croi qu'il ſeroit à propos
Qu'il me fit de ſa main un reçû de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événemens l'incertitude eſt grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faiſons-lui ſigner le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il eſt comment vous contenter?
Donnez-lui le loiſir de ſe déſattriſter;
Et, quand ſes déplaiſirs prendront quelque allégeance,
J'aurai ſoin d'en tirer d'abord votre aſſûrance.

Adieu, je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon saoul pleurer avecque lui.
Hi!

ANSELME *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas....

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah! bons Dieux, je frémi.
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous améne.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, & véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre ame est en peine & cherche des prieres,
Las! je vous en promets, & ne m'effrayez gueres.
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par sa bonté,
Comble de joye & de santé
Votre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, & je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi? j'aurois trépassé sans m'en appercevoir?

ANSELME.

Si-tôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous? êtes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vôtre;
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me feroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage:
Mais avec cette mort un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué piéce, & fait supercherie?
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir: en effet c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit jouër quelque farce à ma honte:

Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? ah! voilà l'enclouûre,
C'est-là le nœud secret de toute l'avanture;
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Mascarille; & si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & sens & bien?
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si promt à faire une sottise;
D'examiner si peu sur un premier rapport....
Mais je voi....

****

SCENE VI.

LE'LIE, ANSELME.

LE'LIE.

Maintenant avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LE'LIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas, vous dire avec franchise,
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louïs, quoiqu'ils paroissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace

Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon:
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre !

LE'LIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre:
Mais je n'en ai point vû de faux, comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi,
Est-ce tout ?

LE'LIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous racroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche:
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi chétif beau-pere ?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle maniere,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort discret :
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LE'LIE *seul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle surprise extrême ?
D'où peut-il avoir sçû si-tôt le stratagême ?

****

SCENE VII.

LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi ? vous étiez sorti ? Je vous cherchois par tout.
Hé bien ? en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà donnez-moi que j'aille acheter notre esclave ;
Votre rival après sera bien étonné.

LE'LIE.

Ah ! mon pauvre garçon ; la chance a bien tourné.

Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice?

MASCARILLE.

Quoi? que ſeroit-ce?

LE'LIE.

Anſelme inſtruit de l'artifice
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LE'LIE.

Il eſt trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LE'LIE.

Tout de bon; j'en ſuis inconſolable.
Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur? Quelque ſot, la colere fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette ou qu'elle reſte là,
Pour moi, je m'en ſoucie autant que de cela.

LE'LIE.

Ah! n'aye point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vrai-ſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû véritable.

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louër.

LE'LIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouër;
Mais, ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains; je n'ai pas le loiſir.

LE'LIE.

Maſcarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LE'LIE.

Fai-moi ce plaiſir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LE'LIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuër.

MASCARILLE.

Soit; il vous eſt loiſible.

LE'LIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LE'LIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LE'LIE.

Je vais le pouſſer.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LE'LIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LE'LIE.

Adieu, Maſcarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monſieur Lélie.

LE'LIE.

Quoi....

MASCARILLE.

Tuëz-vous donc vîte: ah! que de longs devis?

LE'LIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, & que je me tuasse.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et, quoique ces esprits jurent d'effectuër,
Qu'on n'est point aujourd'hui si promt à se tuër.

SCENE. VIII.

TRUFALDIN, LE'ANDRE, LE'LIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du Théâtre.

LE'LIE.

Que vois-je? mon rival & Trufaldin ensemble?
Il achette Célie; ah! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LE'LIE.

Que dois-je faire? dis, veuilles me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sçai.

LE'LIE

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LE'LIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace:
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez moi l'observer; par des moyens plus doux
Je vais, comme je croi, sçavoir ce qu'il projette.

[*Lélie sort.*]

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

[*Trufaldin sort.*]

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LE'ANDRE *seul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai sçû me l'assûrer, & je n'ai plus de crainte;
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

****

SCENE IX.

LE'ANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maison, & entre.*

Ahi, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme!
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traitre! ô bourreau d'homme!

LE'ANDRE.

D'où procéde cela? Qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de bâton.

LE'ANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LE'ANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chaſſe & me bat d'une façon cruelle.

LE'ANDRE.

Ah ! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'eſt pas pour rien qu'il faut rouër le monde,
Que je ſuis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour ſerviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront ſi ſenſible aux épaules :
Je te le dis encor, je ſçaurai m'en venger :
Une eſclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en ſorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte.

LE'ANDRE.

Ecoute, Maſcarille, & quitte ce tranſport.
Tu m'as plû de tout tems, & je ſouhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'eſprit & fidéle,
A mon ſervice un jour pût attacher ſon zéle :
Enfin, ſi le parti te ſemble bon pour toi,
Si tu veux me ſervir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monſieur, d'autant mieux que le deſtin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant ſervice,
Et, que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens :
De Célie, en un mot, par mon adreſſe extrême....

LE'ANDRE.

Mon amour s'eſt rendu cet office lui-même,
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Céliè est à vous?

LE'ANDRE.

Tu la verrois paroître
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître;
Mais quoi! mon pere l'est, comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens,
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promtement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là vous pourrez la mettre avec toute assûrance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LE'ANDRE.

Oui? ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tien donc, & va pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague sera vûe,
Aussi-tôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras
Quand.... Mais chut. Hippolyte est ici sur nos pas.

****

SCENE X.

HIPPOLYTE, LE'ANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

JE dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre ſoudain,
Il faudroit la ſçavoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Juſqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LÉANDRE *à Maſcarille.*

Va, va-t'en me ſervir ſans davantage attendre.

****

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

Oui, je te vais ſervir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon!
O! que dans un moment Lélie aura de joye!
Sa maîtreſſe en nos mains tomber par cette voye,
Recevoir tout ſon bien d'où l'on attend ſon mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival.
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en Héros un laurier ſur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Maſcarillus fourbum Imperator.

****

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le ſujet qui cauſe ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave, arrêtez un peu là.

****

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

UN COURIER *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui?

UN COURIER.

Je croi que c'est Trufaldin qu'il se nomme,

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? vous le voyez ici.

UN COURIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le Ciel dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux,
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie est esclave chez vous.

Si vous sçûtes jamais ce que c'est qu'être pere,
Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
Conservez-moi chez vous cette fille si chere,
Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

De Madrid. DOM PEDRO DE GUSMAN
Marquis de MONTALCANE.

[*Il continue.*]

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

[*au Courier.*]

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on désire.

[*Le Courier sort.*]

[*à Marscarille.*]

Vous même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui sçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites....

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE *seul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baye à mon espoir;
Et, bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce Courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de tems plus triste événement.

****

SCENE XIV.

LELIE riant, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joye à présent vous inspire?

LELIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LÉLIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis promt, & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt l'esprit émû d'une frayeur bien vive
D'avoir vû Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un reméde à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçû, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant sçû, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, & doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zéle,

Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LE'LIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sçais-tu bien comment? en saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit, que sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LE'LIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu crû capable?
Loue au moins mon adresse, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louër selon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis sçavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours:
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade, & toujours en débauche,
Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sçai-je? un .... cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LE'LIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique.
Aï-je fait quelque chose? éclairci-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LE'LIE.

Je te ſuivrai par-tout, pour ſçavoir ce myſtere.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LE'LIE *seul.*

Il m'échape. O malheur qui ne ſe peut forcer!
Au diſcours qu'il m'a fait que ſçaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre?

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

TAISEZ-VOUS ma bonté, cessez votre entretien;
Vous êtes une sotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue,
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience, & je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a sçû divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je céde à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité:
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vû court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
Et, quoiqu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau, de prétendre arrêter
Ce torrent effrené, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par-là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu tems, votre homme se dédit.

LEANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit;
Mais c'est bien plus; j'ai sçû que tout ce beau mystere,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
Qui doit partir d'Espagne, & venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagême, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appas de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable;
Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LEANDRE.

Je ne sçai: mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace & sa vertu sont de douces amorces,
Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LÉANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Acheve, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altere,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LÉANDRE.

Poursui.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout,
A quiconque la sçait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée, & veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous sçavez que je suis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie....

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouït, comme l'on peut sçavoir,
Aux rayons du Soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?

Non, ne me croyez pas, ſuivez votre deſſein,
Prenez cette matoiſe, & lui donnez la main:
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zéle,

LE'ANDRE.

Quelle ſurpriſe étrange!

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuſe épine.

LE'ANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce diſcours m'aſſaſſine.

MASCARILLE.

Quoi? vous pourriez....

LE'ANDRE.

Va-t'en juſqu'à la poſte, & voi
Je ne ſçai quel paquet qui doit venir pour moi.
[*Seul après avoir rêvé.*]
Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un viſage,
Si ce qu'il dit eſt vrai, n'impoſa davantage.

****

SCENE III.

LE'LIE, LE'ANDRE.

LE'LIE.

Du chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet?

LE'ANDRE.

Moi?

LE'LIE.

Vous-même.

LE'ANDRE.

Pourtant je n'en ai pas ſujet.

LE'LIE.

Je voi bien ce que c'eſt, Célie en eſt la cauſe.

LE'ANDRE.

Mon eſprit ne court pas après ſi peu de choſe.

LE'LIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins:
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LE'ANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LE'LIE.

Quelles finesses donc?

LE'ANDRE.

Mon Dieu, nous sçavons tout.

LE'LIE.

Quoi!

LE'ANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LE'LIE.

C'est de l'Hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LE'ANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre?
Mais croyez-moi, cessez de craindre pour un bien,
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LE'LIE.

Tout beau, tout beau Léandre.

LE'ANDRE.

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes,
Il est vrai; sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LE'LIE.

Léandre, arrêtez-là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle;
Mais sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;

Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LE'ANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LE'LIE.

Quiconque vous l'a dit, est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LE'ANDRE.

Mais enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent,
C'est lui qui la condamne.

LE'LIE.

Oui?

LE'ANDRE.

Lui-même.

LE'LIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire?
Gage qu'il se dédit.

LE'ANDRE.

Et moi, gage que non.

LE'LIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soûtenu des faussetés pareilles.

LE'ANDRE.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

****

SCENE IV.

LE'LIE, LE'ANDRE, MASCARILLE.

LE'LIE.

Ah! bon, bon, le voilà. Venez-çà, chien maudit.

MAS-

MASCARILLE.

Quoi ?

LE'LIE.

Langue de ferpent fertile en impoftures,
Vous ofez fur Célie attacher vos morfures,
Et lui calomnier la plus rare vertu,
Qui puiffe faire éclat fous un fort abbattu ?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce difcours eft de mon induftrie.

LE'LIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie;
Je fuis aveugle à tout, fourd à quoi que ce foit,
Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et, fur ce que j'adore ofer porter le blâme,
C'eft me faire une playe au plus tendre de l'âme.
Tous ces fignes font vains : quels difcours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LE'LIE.

Tu n'échaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LE'LIE.

Parle donc, confeffe.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laiffez-moi, je vous dis que c'eft un tour d'adreffe.

LE'LIE.

Dépêche, qu'as-tu dit ? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LE'LIE *mettant l'épée à la main.*

Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre forte.

LE'ANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un efprit moins fenfé ?

LE'LIE.

Laiffez-moi contenter mon courage offenfé.



LE'ANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LE'LIE.

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LE'ANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore? il va tout découvrir.

LE'LIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien? c'est mon valet.

LE'ANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LE'LIE.

Le trait est admirable! & comment donc le vôtre?

LE'ANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LE'LIE.

Hem, que veux-tu conter?

MASCARILLE *à part.*

Ah! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien quelque signe qu'on donne.

LE'LIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet?

LE'ANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis?

LE'LIE.

Je ne sçai ce que c'est.

LE'ANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?

LELIE.

Point du tout. Moi l'avoir chassé, roué de coups?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sçait ce qu'il dit, sa mémoire....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne:
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi, qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et, que m'étant commis à ton zéle hypocrite,
A si bon compte encore je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

****

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne.
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.
Faisons l'*Olibrius*, *l'occiseur d'innocens.*

LELIE.

Il t'avoit accusé de discours médisans.
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc, & point dissimulé.

Enfin chez ſon rival je m'ancre avec adreſſe,
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maîtreſſe;
Il me la fait manquer avec de faux rapports;
Je veux de ſon rival allentir les tranſports,
Mon brave incontinent vient qui le déſabuſe;
J'ai beau lui faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe,
Point d'affaire; il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le céde point à perſonne qui vive!
C'eſt une rare piéce, & digne, ſur ma foi,
Qu'on en faſſe préſent au cabinet d'un Roi.

L E' L I E.

Je ne m'étonne pas ſi je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choſes que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la ſorte.

M A S C A R I L L E.

Tant pis.

L E' L I E.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fai-moi dans tes deſſeins entrer de quelque choſe;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit clôſe,
C'eſt ce qui fait toujours que je ſuis pris ſans vert.

M A S C A R I L L E.

Ah! voilà tout le mal, c'eſt cela qui nous pert.
Ma foi, mon cher Patron, je vous le dis encore,
Vous ne ſerez jamais qu'une pauvre pécore.

L E' L I E.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverſer,
Et pourvû que tes ſoins en qui je me repoſe....

M A S C A R I L L E.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe.
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colere. Il faut premierement
Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite
Si je dois de vos feux embraſſer la conduite.

L E' L I E.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y réſiſte pas.
As-tu beſoin, di-moi, de mon ſang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus promts à dégainer,
Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LE'LIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'est que de votre pere
Il faut absolument appaiser la colere.

LE'LIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;
La vision le choque, & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon-homme, tout vieux, chérit fort la lumiere
Et ne veut point de jeu dessus cette matiere,
Il craint le pronostic, & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force decrets;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siécle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LE'LIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah! mon Dieu, nous verrons.

[*Lélie sort.*]

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque tems le cours de nos intrigues,

Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

****

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois par tout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sçai tous tes desseins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant sçû qu'en ce tems, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'est pas au comble de sa joye,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proye,
Et contre cet assaut je sçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré:
Il ne sçait pas les dons dont mon ame est pourvûe.
Adieu, nous boirons pinte à la premiere vûe.



SCENE VII.

MASCARILLE *seul.*

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et par une surprise adroite, & non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise;
Puisque par son dessein déja presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hazardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons freres;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder gueres.
Je sçais où gît le liévre, & me puis sans travail,
Fournir en un moment d'hommes & d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
Si j'ai reçû du Ciel des fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

****

SCENE VIII.

LE'LIE, ERGASTE.

LE'LIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter
A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;

Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai crû que je devois de tout vous faire part.

L E'L I E.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce service fidéle.

[*Ergaste sort.*]

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte respect.
Mais, vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, & mon épée est bonne.
Hola! quelqu'un, un mot.

****

S C E N E. I X.

TRUFALDIN à sa fenêtre, LE'LIE.

T R U F A L D I N.

Qu'est-ce? qui me vient voir?

L E'L I E.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

T R U F A L D I N.

Pourquoi?

L E'L I E.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

T R U F A L D I N.

O Dieux!

L E'L I E.

Et sans doute bien-tôt ils viendront en ces lieux;
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCENE X.

LE'LIE, TRUFALDIN, MASCARILLE & sa suite masqués.

TRUFALDIN.

O! Les plaisans robins, qui pensent me surprendre!

LE'LIE.

Masques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouër un momon.
[*à Mascarille déguisé en femme.*]
Bon Dieu, qu'elle est jolie, & qu'elle a l'air mignon!
Et quoi! vous murmurez? mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, & voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici,
Canaille; & vous, Seigneur, bon soir & grand merci.

****

SCENE XI.

LE'LIE, MASCARILLE.

LE'LIE après avoir démasqué Mascarille.

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LE'LIE.

Hélas! quelle surprise! & quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'etant point averti
Des secrettes raisons qui t'avoient travesti?
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Eté, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LE'LIE.

Las! si de ton secours ta colere me prive,
A quel saint me vouerai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LE'LIE.

Ah! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse;
Voi-moi.....

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades allons:
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

****

SCENE XII.

LE'ANDRE & sa suite masqués.
TRUFALDIN à sa fenêtre.

LE'ANDRE.

Sans bruit; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi! masques toute nuit assiégeront ma porte!
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir,
Tout cerveau qui le fait, est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie,
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie;
La belle est dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en suis fâché pour vous: mais pour vous régaler
Du souci, qui pour elle ici vous inquiéte,
Elle vous fait présent de cette cassolette.

LE'ANDRE.

Fi, cela sent mauvais, & je suis tout gâté.
Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LE'LIE déguisé en Arménien, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LE'LIE.

Tu ranimes par-là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colere on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LE'LIE.

Aussi croi, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de
pain....

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être sçû.

LE'LIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçû?

MASCARILLE.

D'un zéle simulé j'ai bridé le bon Sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;
Que l'on couchoit en joue, & de plus d'un endroit,
Celle dont il a vû qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu:
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De-là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;

Que pour moi, las du monde & de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon âme,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisiblement;
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit sçû ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât:
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a sçu m'ouvrir une voye assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vû le retour,
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

L E'L I E.

C'est assez; je sçais tout: tu me l'as dit deux fois.

M A S C A R I L L E.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

L E'L I E.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

M A S C A R I L L E.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi dessus cette avanture.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.

Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
A quelque tems de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a.
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant, vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vûs sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai plûtôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'avanture, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point-nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.
Pour moi, j'ai vû déjà cent contes de la sorte,
Sans nous alambiquer, servons-nous-en; qu'importe?
Vous leur aurez oui leur disgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter;
Mais que parti plûtôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son pere.
Dont il a sçû le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LE'LIE.

Ces répétitions ne sont que superflues.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LE'LIE.

Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! devez-vous pas ſçavoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir;
Et puis, outre cela, le tems & l'eſclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout ſon viſage?

LE'LIE.

Il eſt vrai: mais di-moi, s'il connoît qu'il m'a vû,
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvû?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que, votre image
N'avoit dans ſon eſprit pû faire qu'un paſſage,
Pour ne vous avoir vû que durant un moment;
Et le poil & l'habit déguiſent grandement.

LE'LIE.

Fort bien: mais à propos cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal Turquie ou Barbarie.

LE'LIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pû les voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je croi, juſques au ſoir.
La répétition, dit-il, eſt inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LE'LIE.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins ſoyez prudent, & vous conduiſez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LE'LIE.

Laiſſe-moi gouverner: que ton ame eſt craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert....

LE'LIE.

Ah! c'eſt me faire honte,
Que de me tant prêcher ; ſuis-je un ſot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout; mais bien quelque choſe approchant.

****

SCENE II.

LE'LIE *ſeul.*

Quand il m'eſt inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il ſent bien le ſecours qu'il me donne,
Sa familiarité juſques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impoſe un joug ſi précieux;
Je m'en vais ſans obſtacle, avec des traits de flâme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon âme;
Je ſçaurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

****

SCENE III.

TRUFALDIN, LE'LIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juſte Ciel, de mon ſort adouci!

MASCARILLE.

C'eſt à vous de rêver, & de faire des ſonges,
Puiſqu'en vous il eſt faux que ſonges ſont menſonges.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LE'LIE.

Ce ſont ſoins ſuperflus, & je vous en diſpenſe.

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

J'ai, je ne ſçai pas où, vû quelque reſſemblance

De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'eſt ce que je diſois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vû ce fils où mon eſpoir ſe fonde?

LE'LIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit ſa vie, & parlé fort de moi?

LE'LIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LE'LIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le viſage, le port.....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorſqu'il m'a pû voir il n'avoit que ſept ans,
Et ſi ſon précepteur, même depuis ce tems,
Auroit peine à pouvoir connoître mon viſage?

MASCARILLE.

Le ſang, bien autrement, conſerve cette image,
Par des traits ſi profonds ce portrait eſt tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laiſſé?

LE'LIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? mais cette ville
Eſt, je penſe, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal habile!

[*à Trufaldin.*]
Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet-là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis en rin;
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre, avoir cette lumiere.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

[*à part.*] [*à Trufaldin, après s'être escrimé.*]
Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime, autrefois en ce jeu;
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte salle.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux sçavoir.
(*à Lélie.*)
Quel autre nom, dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joye
Est celle maintenant que le Ciel vous envoye!

LE'LIE.

C'est-là votre vrai nom, & l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LE'LIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite

D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous sommes perdus, si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien sçavoir de vous leur avanture,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a sçu travailler....

MASCARILLE.

Je ne sçai ce que c'est, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être
Ce Monsieur l'étranger à besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LE'LIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LE'LIE.

Après vous.

MASCARILLE.

(*à Trufaldin.*)

Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(*à Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.*)

Pauvre esprit! pas deux mots!

LE'LIE.

D'abord il m'a surpris;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse....

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne sçait pas la piéce.

(*Ils entrent dans la maison de Trufaldin.*)

SCENE IV.

ANSELME, LÉANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, & souffrez un discours,
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille;
Mais comme votre pere ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiser rien:
Bref, comme je voudrois d'une ame franche & pure,
Que l'on fît à mon sang en pareille avanture.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours, & de traits de risée
Votre entreprise d'hier est par tout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse;
De qui le noble emploi n'est qu'un mêtier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah! Léandre, sortez de cet abaissement.
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouïssance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse, & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont guéres durables,
Et, notre passion allentissant son cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours.

De là viennent les soins, les soucis, les miseres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

L E'A N D R E.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sçai combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, & dont je suis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle est sa vertu:
Aussi veux-je tâcher....

A N S E L M E.

On ouvre cette porte;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

****

S C E N E V.

L E'L I E, M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

L E'L I E.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

M A S C A R I L L E.

Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appellés hérétiques,
Et que vous assûrez par sermens autentiques
Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LE'LIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matiere,
Que d'autres ne feroient dans une année entiere.

LE'LIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle bûvoit,
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rinser, sans rien jetter à terre,
Vous buviez sur son reste, & montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit sçû porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tous ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
Dont Trufaldin heurté de deux coups trop pressans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite est belle?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps;
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

LE'LIE.

Mon Dieu! qu'il t'est aisé de condamner des choses,
Dont tu ne ressens pas les agréables causes!

Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des loix.
Désormais....

SCENE VI.

TRUFALDIN, LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

[*à Lelie.*]

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LE'LIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

[*Lélie entre dans la maison de Trufaldin.*]

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Ecoute: sçais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non: mais, si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le sçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort
Dont près de deux cens ans ont déjà fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur

[*Il montre son bras.*]

Un bâton à peu près.... oui, de cette grandeur,

Moins gros par l'un des bouts, mais plus que tren-
te gaules
Propre, comme je pense, à rosser les épaules:
Car il est bien en main, vert, noueux & massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premierement, puis pour ce bon Apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouër d'une
autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi? vous ne croyez pas....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse.
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain;
Il n'a pas apperçû Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout oui parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par-là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(*à part.*)

Ah! vous serez rossé, Monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout.

SCENE VIII.

LE'LIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui.
Dupper un honnête homme, & vous jouër de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vû son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LE'LIE *à Mascarille qui le bat aussi.*

Ah coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes....

LE'LIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

LE'LIE.

Quoi donc? je serois homme...

MASCARILLE *le battant toujours, & le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.
(*Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.*)

LE'LIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant!
L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de mal-traiter son maître?

MAS-

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comme va votre dos?

L E'L I E.

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?

M A S C A R I L L E.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette;
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute.
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

L E'L I E.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal.

M A S C A R I L L E.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

L E'L I E.

Moi?

M A S C A R I L L E.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez apperçû Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

L E'L I E.

On auroit pû surprendre un mot dit à Célie?

M A S C A R I L L E.

Et d'où doncques viendroit cette promte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sçai si souvent vous jouez au piquet;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

L E'L I E.

O! le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

M A S C A R I L L E.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche au moins que, de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

L E'L I E.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

M A S C A R I L L E.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement:

Et puis, je vous dirai, ſous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la choſe eſt faite, &, ſi j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger ſur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups ſur votre rable aſſenés avec joye,
Je vous promets, aidé par le poſte où je ſuis,
De contenter vos vœux avant qu'il ſoit deux nuits.

L E' L I E.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudeſſe,
Qu'eſt-ce que deſſus moi ne peut cette promeſſe?

M A S C A R I L L E.

Vous le promettez donc?

L E' L I E.

Oui, je te le promets.

M A S C A R I L L E.

Ce n'eſt pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

L E' L I E.

Soit.

M A S C A R I L L E.

Si vous y manquez, votre fiévre quartaine.

L E' L I E.

Mais tien-moi donc parole, & ſonge à mon repos.

M A S C A R I L L E.

Allez quitter l'habit, & graiſſer votre dos.

L E' L I E *ſeul.*

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toujours diſgrace ſur diſgrace!

M A S C A R I L L E *ſortant de chez Trufaldin.*

Quoi! vous n'êtes pas loin? ſortez vîte d'ici;
Mais, ſur-tout, gardez-vous de prendre aucun ſouci:
Puiſque je ſuis pour vous, que cela vous ſuffiſe:
N'aidez point mon projet de la moindre entrepriſe:
Demeurez en repos.

L E' L I E *en ſortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

M A S C A R I L L E *ſeul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

MAscarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre
Envain nous apprenons que Léandre est au point,
De quitter la partie, & ne nous troubler point
Que son pere, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité:
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croi que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui sera nécessaire,
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol, par qui, l'on n'en sçait rien,
Eux autres rarement passent pour gens de bien;
Je veux adroitement sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner le drôle.
Je sçai des Officiers de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, & paye son délit.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah chien! ah double chien! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle!

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'éxemt balafré
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit cofré,
Si ton maître au moment ne fut venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagême:
Je ne sçaurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement,
J'en réponds sur sa mine, & je le cautionne:
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sçait pas que cet Egyptien
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu; certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCENE II.

MASCARILLE *seul.*

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en suis persuadé,
Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaise à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.

Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion;
Mais ils viennent; songeons à l'éxécution.
Cette maison meublée est en ma bien-séance,
Je puis en disposer avec grande licence,
Si le sort nous en dit, tout sera bien reglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu! qu'en peu de tems on a vû d'avantures!
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

SCENE III.

CÉLIE, ANDRÉS.

ANDRES.

VOus le sçavez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
Lorsqu'on me vit, pour vous, oublier toute chose,
Et que le promt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sçut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Ayent pû me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'eusse auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en ôtage,
J'accours vîte y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:
Cependant on vous voit une morne tristesse
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.

Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si comme devant il vous faut encor suivre,
J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CE'LIE.

Votre zele pour moi visiblement éclate,
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate,
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eut pris un autre cours.

ANDRE'S.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se différe.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout-à-propos.

SCENE IV.

CE'LIE, ANDRE'S, MASCARILLE déguisé en Suisse.

ANDRE'S.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moï pour serfir à fous.

ANDRE'S.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre carni.
Ma che non point locher te gent te mechant fi.

ANDRE'S.

Je croi votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau tans sti fil, moï foir à la fissache.

ANDRE'S.

Oui.

MASCARILLE.

La Matame est-il mariache al Monsieur.

ANDRE'S.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur.

ANDRE'S.

Non.

MASCARILLE.

Mon foï pien choli, fenir pour marchantise,
Ou pien pour temander à la palais chouſtice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La procurer larron, l'afoçat pien méchant.

ANDRE'S.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener sti file
Pour fenir pourmener & récarter la file.

ANDRE'S.

[*à Célie.*]

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promtement;
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRE'S.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moï chafoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maison.

(*Célie, Andrés & Mascarille entrent dans la maison.*)

SCENE V.

L'E'LIE *seul.*

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, & voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

****

SCENE VI.

ANDRE'S, LE'LIE.

L E'L I E *à Andrés qui sort de la maison.*

Demandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

A N D R E'S.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

L E'L I E.

A mon pere pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

A N D R E'S.

Je ne sçai ; l'écriteau marque au moins qu'on la loue ;
Lisez.

L E'L I E.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'auroit mis? & par quel intérêt....
Ah! ma foi je devine à peu près ce que c'est ;
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

A N D R E'S.

Peut-on vous demander quelle est cette avanture?

L E'L I E.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret ;
Mais pour vous il n'importe, & vous serez discret ;
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne sçauroit être

Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déja manquée, & même plusieurs coups.

ANDRE'S.

Vous l'appellez?

LE'LIE.

Célie.

ANDRE'S.

Hé! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Epargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LE'LIE.

Quoi! vous la connoissez?

ANDRE'S.

C'est moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LE'LIE.

O discours surprenant!

ANDRE'S.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre
Au logis que voilà je venois de la mettre,
Et je suis très-ravi dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LE'LIE.

Quoi? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espere?
Vous pourriez....

ANDRE'S *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LE'LIE.

Que pourrai-je vous dire? & quel remerciment...

ANDRE'S.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.



SCENE VII.

LE'LIE, ANDRE'S, MASCARILLE.

MASCARILLE. *à part.*

Hé bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encore quelque nouveau bissêtre.

LE'LIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Mascarille, & sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moï Souisse ein chant t'honneur, moï non point Maquerille,
Chai point fentre jamais le fame ni le fille.

LE'LIE.

Le p'aisant baragouin! il est bon, sur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener sans toï tire te moï.

LE'LIE.

Va, va, leve le masque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié tiable mon foï chamais toï chai connoître.

LE'LIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toï point en aller, chai paille ein cou te point

LE'LIE.

Ton jargon Allemand est superflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me désuisse donc, & redeviens moi-même.

ANDRE'S.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu:
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LE'LIE, MASCARILLE.

LE'LIE.

Hé bien, que diras-tu ?

MASÇARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau ſuccès notre peine ſuivie!

LE'LIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet évenement?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'avanture auſſi fort ſurprenante.

LE'LIE.

Mais confeſſe qu'enfin c'eſt avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit; vous aurez été bien plus heureux que ſage.

****

SCENE. IX.

CE'LIE, ANDRE'S, LE'LIE, MASCARILLE.

ANDRE'S.

N'eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LE'LIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRE'S.

Il eſt vrai, d'un bienfait je vous ſuis redevable,
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable;

Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas:
Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCENE X.

LE'LIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

Je chante, & toutefois je n'en ai guére envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem? vous m'entendez bien.

LE'LIE.

C'est trop; je ne veux plus
Te demander pour moi de secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne sçauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCENE XI.

MASCARILLE *seul.*

Voilà le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licentier mes soins & mon appui,
Je veux, quoiqu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
Et les difficultés dont on est combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CE'LIE, MASCARILLE.

CE'LIE *à Mascarille qui lui a parlé bas.*

Quoique tu veuilles dire, & que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort prêts de s'accorder,
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre;
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts:
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame;
Si le don de mon cœur ne couronne sa flâme,
Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-facheux obstacles,
Et je ne sçai point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer Terre & Ciel, m'y prendre de tous sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.



SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CE'LIE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidéles,
Il n'est guére de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous sçavez les frapper,
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CE'LIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;
Et sans parler du reste, on sçait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre & Lélie.

CE'LIE.

Je croi qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable,
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand;

J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'y laissent surprendre.
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine & sans colere,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE XIV.

CE'LIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle! & succès surprenant?
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CE'LIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Ecoutez voici sans flaterie...

CE'LIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure Comédie.
La vieille Egyptienne à l'heure même....

CE'LIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place, & ne songeoit à rien,
Alors qu'un autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez long tems considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flé-
ches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes séches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.

On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace;
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette humeur;
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émûe,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vûe,
C'est vous, si quelque terreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant;
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le sçavez, en mes mains votre fille
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,
Faisoit voir dès quatre ans sa grace & ses attraits;
Celle que vous voyez, cette infâme sorciere,
Dedans notre maison se rendant familiere,
Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je croi, conçût tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux:
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse sçavoir ce qu'elle est devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage;
Quoi donc! le Ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pû voir, sans pourtant reconnoître
La source de mon sang & l'auteur de mon être!

Oui, mon pere, je ſuis Horace votre fils;
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me ſentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je ſortis de Bologne, & quittant mes études,
Portai durant ſix ans mes pas en divers lieux,
Selon que me pouſſoit un déſir curieux:
Pourtant, après ce tems, une ſecrette envie
Me preſſa de revoir les miens & ma patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y ſçus votre ſort que par des bruits confus:
Si bien, qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Veniſe pour un tems borna mes courſes vaines;
Et j'ai vécu depuis, ſans que de ma maiſon
J'euſſe d'autres clartés que d'en ſçavoir le nom.
Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frere; & comme de ſa ſœur
Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon maître;
Dont le pere témoin de tout l'événement,
Donne à cet hymenée un plein conſentement;
Et pour mettre une joye entiere en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes.
Léandre eſt de la troupe, & votre pere auſſi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lors qu'à ſes vœux on croit le plus d'obſtacle,
Le Ciel en ſa faveur produit comme un miracle.

HIPPOLYTE. [*Mascarille sort.*]

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE. XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CE'LIE, HIPPOLYTE, LE'ANDRE, ANDRE'S.

TRUFALDIN.

Ah, ma fille?

CE'LIE.

Ah, mon pere!

TRUFALDIN.

Sçais-tu déjà comment le Ciel nous est prospere?

CE'LIE.

J'en viens d'entendre ici les succès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LE'ANDRE.

Un généreux pardon est ce que je désire;
Mais j'atteste les Cieux, qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRE'S *à Célie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la sçut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CE'LIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-haute.
Je ne pouvois sçavoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux & si glissant,

Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée?

CE'LIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE DERNIERE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CE'LIE, HIPPOLYTE, LE'LIE, LE'ANDRE, ANDRE'S, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévû des destins les plus doux
Vos vœux sont couronnés, & Célie est à vous.

LE'LIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue....

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRE'S *à Lélie.*

Je m'acquite par-là de ce que je vous dois.

LE'LIE *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois
Dans cette joye.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,

Si vous la caressez avec tant de transport ;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous sçavez le bonheur que le Ciel me renvoye ;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joye,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son pere aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvûs. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc ; & que les Cieux prosperes
Nous donnent des enfans dont nous soyons les peres.

FIN.



L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMS.

Comédie en vers & en cinq Actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le Théâtre du Petit Bourbon.

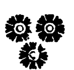
CETTE Piece est la premiere Comédie que Moliere ait donné au Public : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'étoit le goût du Théâtre Italien & Espagnol, qui s'étoit introduit à Paris. Les Comédies n'étoient alors que des tissus d'avantures singulieres ; où l'on n'avoit guères songé à peindre les mœurs. Le Théâtre n'étoit point, comme il le doit être la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, què les hommes puissans avoient pour-lors, de tenir des Fous auprès d'eux, avoit infecté le Théâtre ; on n'y voyoit que de vils Bouffons, qui étoient les modeles de nos Jodelets ; & on ne répréséntoit que le ridicule de ces misérables, au-lieu de jouër celui de leurs Maîtres. La bonne Comédie ne pouvoit être connue en France, puisque la Société & la Galanterie, seules sources du bon Comique, ne faisoient que d'y naître. Ce loisir, où les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractere & à leur ridicule, est le seul tems propre pour la Comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les Spectacles puissent être fréquentés assiduement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vû la Cour & Paris, & bien connu les hommes, que Moliere les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connoisseurs ont dit, que l'Etourdi devroit

ſeulement être intitulé, *Les Contre-tems.* Lélie, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son Valet paroît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de Moliere, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres Piéces: cette faute eſt plus inexcuſable dans une Piéce d'intrigue, que dans une Comédie de caractere.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux Etrangers qu'on le dit) que le ſtile de cette Piéce eſt foible & négligé, & que ſur-tout il y a beaucoup de fautes contre la Langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les Ouvrages de cet admirable Auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands Auteurs du ſiécle de Louis XIV, Moliere, La Fontaine & Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre Langue dans les Ecrits de ces Grands Hommes, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, l'Etourdi eut plus de ſuccès, que le Miſantrope, l'Avare & les Femmes ſavantes, n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'Etourdi on ne connoiſſoit pas mieux, & que la réputation de Moliere ne faiſoit pas encore d'ombrage. Il n'y avoit alors de bonne Comédie au Théâtre François, que *le Menteur.*



LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ALBERT, pere de Lucile & d'Ascagne.
POLIDORE, pere de Valere.
LUCILE, fille d'Albert.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
ERASTE, amant de Lucile.
VALERE, fils de Polidore.
MARINETTE, suivante de Lucile.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ME'TAPHRASTE, pédant.
GROS-RENE', valet d'Eraste.
MASCARILLE, valet de Valere.
LA RAPIERE, bréteur.

La Scéne est à Paris.



LE DÉPIT AMOUREUX.



LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, GROS-RENE.

ERASTE.

VEUX-TU que je te die? une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la duppe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe.
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENE.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à Monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'hommie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le demens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en croi rien.
Je ne voi point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourri,
Le mieux reçû toujours n'eſt pas le plus chéri,
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flâmes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifférence,
M'empoiſonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile.
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel deſtin bien doux
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux,
Et, ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience
Mon ame prendroit lors une pleine aſſûrance.
Toi-même, penſes-tu qu'on puiſſe, comme il fait
Voir chérir un rival d'un eſprit ſatisfait?
Et, ſi tu n'en crois rien, di-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver deſſus cette avanture.

GROS-RENE'.

Peut-être que ſon cœur a changé de déſirs,
Connoiſſant qu'il pouſſoit d'inutiles ſoupirs.

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée;
Et ne romp point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état.
De ce qu'on a chéri la fatale préſence
Ne nous laiſſe jamais dedans l'indifférence;
Et, ſi de cette vûe on n'accroît ſon dédain,
Notre amour eſt bien près de nous rentrer au ſein.
Enfin, croi-moi, ſi bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalouſie occupe encor une ame;
Et l'on ne ſçauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE'.

Pour moi, je ne ſçai point tant de philoſophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi.
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laiſſons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe;
Et mêmes à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune,
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe autant pour moi:
Mais j'en fuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſçarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à ſon aiſe
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes diſcours.

GROS-RENE'.

Mais je la vois qui paſſe.

****

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

St? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,
Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au Temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher ?

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprête ?
Ne me déguise point un mystere fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, di-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pende,
Bagatelle, son cœur ne s'assûrera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere? Ha! vraiement la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment:
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:
Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée,
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi jaloux? Dieu m'en garde, & d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût;
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître;
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sçai tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est joüer en amour un mauvais personnage,

Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela Seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre.
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & sortez hors de doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire;
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïssance.

Ah! quel bonheur! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité;

GROS-RENE'.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïssance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bien-tôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace; une peur passagère
Où mon ame a crû voir quelque peu de lumière,
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pû lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le tems.

ERASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne manière
Les soins d'une si noble & si belle courière.

MARINETTE.

A propos; sçavez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous sçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique
Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace une bague.

ERASTE.

Ha! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise!

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse:
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho, que non!

ERASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre.
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors comme alors.
Pour vous on employera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre:
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succès dans ce jour.

[*Eraste relit la lettre tout bas.*]

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENE'.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flâme.

GROS-RENE'.

Adieu, chere cométe, arc-en-ciel de mon ame.

[*Marinette sort.*]

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains le pauvre hère,
Sçachant ce qui se passe.

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

Hé bien, Seigneur Valere?

VALERE.

Hé bien Seigneur Eraste?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALERE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modéle
D'une rare constance.

VALERE.

Et votre fermeté.
Doit être un rare exemple à la postérité.

ERASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est très-naturel, & j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans son ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALERE.

Moi, je sçai que j'y tiens une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point; croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laissez point dupper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assûrée
Que son cœur.... non votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois moi découvrir en secret....
Mais je vous fâcherois, & veux être discret.

ERASTE.

Vrayment vous me poussez, &, contre mon envie
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALERE *après avoir lû.*

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Ouî, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet espoir si certain...

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Eraste.

GROS-RENE'.

Il est fou le bon sire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me surprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le voi paroître.
Feignons, pour le jetter sur l'amour de son maître.

SCENE IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE'.

MASCARILLE *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un Patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE'.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas *été*;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point; car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême.
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ha! Monsieur, serviteur,

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte: hé quoi? vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ERASTE.

Gros-René sçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE'.

Sans doute: & je te céde aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Soit des-énamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ai sçu qu'en ses amours ton maître étoit trop bien,
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu ;
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace,
Et mille fois, sçachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dans on vous repaissoit.
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse ;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous sçu la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrette,
Qui rend de nos amans la flâme satisfaite.

ERASTE.

Hé! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sçai pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
[*à Mascarille.*]
Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile est la femme....

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillois.

ERASTE.

Ha! vous raillez, infâme?

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas.
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas!
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Assûre
Ou si c'est chose vraye, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira: je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ERASTE.

[*Tirant ſon épée.*]
Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.
Hé, de grace, plûtôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton;
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas! je la dirai:
Mais peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne te peut ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens, rompez moi les jambes & les bras;
Faites-moi pis encor, tuez-moi ſi j'impoſe,
En tout ce que j'ai dit ici la moindre choſe.

ERASTE.

Ce mariage eſt vrai?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites,
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,
Tandis que vous ſerviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils ſont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître.

Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut!

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

[*Mascarille sort.*]

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENE'.

Hé bien, Monsieur?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERASTE.

Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable.
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit,
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'est une baye
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCENE V.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler, ame double & traîtresse;
Va, sors de ma présence, & dis à ta maîtresse

Qu'avècque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

[Il déchire la lettre & sort.]

MARINETTE.

Gros-René, di-moi donc, quelle mouche le pique?

GROS-RENE'.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape, ou bien qu'un lestrigon?
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui di bien & beau, que malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur ame travaillée?
Quoi? faire un tel accueil à nos soins obligeans!
O! que ceci chez nous va surprendre les gens!

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je ſuis fille à ſecret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel diſcours, ſommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne ſurprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puiſſe entendre.

FROSINE.

Nous ſerions au logis beaucoup moins ſûrement:
Ici de tous côtés on découvre aiſément,
Et nous pouvons parler avec toute aſſûrance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon ſilence!

FROSINE.

Ouais! ceci doit donc être un important ſecret.

ASCAGNE.

Trop, puiſque je le fie à vous-même à regret,
Et que, ſi je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le ſçauriez point.

FROSINE.

Ha! c'eſt me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'eſprit ſi retenu?
Moi, nourrie avec vous, & qui tiens ſous ſilence
Des choſes qui vous ſont de ſi grande importance,
Qui ſçais....

ASCAGNE.

Oui, vous ſçavez la ſecrette raiſon
Qui cache aux yeux de tous mon ſexe & ma maiſon;
Vous ſçavez que dans celle où paſſa mon bas âge
Je ſuis pour y pouvoir retenir l'héritage
Qui relâchoit ailleurs le jeune Aſcagne mort,
Dont mon déguiſement fait revivre le ſort,

Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assûrance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute, où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sçût rien du mystere
Qui masque ainsi mon sexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le Testament d'un oncle abondant en richesses,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mere fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sçû de nous, & pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut promt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévû ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai sçû, qu'en secret même, il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage,
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage:
Je ne sçai s'il sçauroit la supposition
Sans le déguisement; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne sçait point s'abuser;
Que mon sexe à ses yeux n'a pû se déguiser,

Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont sçû trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez?

ASCAGNE.

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement;
Il n'est pas tems encore; &, ce cœur qui soupire,
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ha! vous avez raison.
L'objet de votre amour! lui dont à la maison
Votre imposture enleve un puissant héritage,
Et, qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre ame;
Je suis sa femme.

FROSINE.

O Dieux! sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ha! certes celui-là l'emporte, & vient à bout.
De toute ma raison.

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho! poussez, je le quitte, & ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flâme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame;
Je voulois que Lucile aimât son entretien,
Je blâmois ses rigueurs, & les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit,
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit,
Et ses vœux rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer; mais sous le nom d'autrui,
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sçus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flatoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée;
Mais que voyant mon pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystere
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,

J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assûré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho! les grands talens que votre esprit posséde!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide!
Cependant vous avez été bien vite ici,
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sçûe?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et, pourvû qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose,
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils.... Mais voici cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non; non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'étois fille, un peu trop sçû me plaire,

Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand' chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose :
Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout : je vous dis que régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flâme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une, où par votre secours
Vous puissiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi ? vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse ?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous ;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser,

Quand il s'agit d'aimer, enfin je suis sincère.
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assûrez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et, que si j'étois fille, une flâme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous!

VALERE.

Je n'avois jamais vû ce scrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard?

VALERE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE:

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bien-tôt à vous dire un important mystere,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir.
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui ne sçauroit paroître,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, & croyez par avance
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

AS-

ASCAGNE.

Il n'eſt pas encor tems; mais c'eſt une perſonne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre diſcours m'étonne.
Plût à Dieu que ma ſœur....

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas la ſaiſon
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raiſon.
Vous ſçaurez mon ſecret, quand je ſçaurai le vôtre.

VALERE.

J'ai beſoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en ſuis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.
[*Valere ſort.*]

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'aſſiſtance d'un frere.

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'en eſt fait; c'eſt ainſi que je puis me venger,
Et, ſi cette action a de quoi l'affliger,

C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frere, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

A S C A G N E.

Que dites-vous, ma sœur ? comment ? courir au change ?
Cette inégalité me semble trop étrange.

L U C I L E.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valere étoit l'objet,
Je vous ai vû pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous voi parler contre son intérêt.

A S C A G N E.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre:
Je sçai qu'il est rangé dessous les loix d'une autre,
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revînt pas.

L U C I L E.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sçai, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment:
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire sçavoir que son ardeur me touche.
Quoi? mon frere, à ces mots vous restez interdit?

A S C A G N E.

Ha, ma sœur! si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frere,
Quittez un tel dessein, & n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvemens,
A domter la fierté des plus durs sentimens.
Oui! vous auriez pitié de l'état de son âme,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flâme,

Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels....

LUCILE.

Mon frere, c'est assez.
Je ne sçai point pour qui vous vous intéressez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur; vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

****

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez promte.

LUCILE.

Un cœur ne pése rien alors que l'on l'affronte,
Il court à sa vengeance, & saisit promtement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encore toute hors de moi-même,
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'avanture me passe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déïté,
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sçai, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pû passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi? tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrette raison de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes:
Foin de notre sottise, & peste soit des hommes.

LUCILE.

Hé bien, bien qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-tems;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur nous.
Marinette eut bon nés, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton tems pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance,
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger:)

Quand, dis-je, par un ſort à mes deſirs propice
Il reviendroit m'offrir ſa vie en ſacrifice,
Déteſter à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends ſur-tout de me parler pour lui.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de ſon crime,
Et même ſi mon cœur étoit pour lui tenté
De deſcendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me ſoit alors ſévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayement, n'ayez point peur, & laiſſez faire à nous.
J'ai pour le moins autant de colere que vous
Et je ferois plûtôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître auſſi me redonnât envie....
S'il vient....

****

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, & me faites venir
Le précepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Aſcagne,
S'il ſçait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

****

SCENE VI

ALBERT *ſeul.*

En quel gouffre de ſoins & de perpléxité
Nous jette une action faite ſans équité?
D'un enfant ſuppoſé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems ſouffre bien le ſupplice,
Et quand je vois les maux où je me ſuis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais ſongé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & miſere jettée;

Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle,
Las! vous ne sçavez pas? vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fiévre, ou jambe, ou bras cassé:
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah....

****

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître est dit à *magis ter*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je sçavois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc....

METAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi,
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous sçavez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il est vrai; *Filio non potest præferri,*
Nisi filius.

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble;
Je vous crois grand latin, & grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assûré:
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme si vous êtiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen semble lui faire peur,
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon*,
Et comme aussi les Grecs disent *Atpidaton*....

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne sçais si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrette flâme;
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçû,
Et je l'apperçûs hier, sans en être apperçû,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?

Un endroit écarté? *Latinè, secessus;*
Virgile l'a dit, *Est in secessu locus....*

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile,
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

METAPHRASTE.

Virgile est nommé-là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi; que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo, sequare peritos.*

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot, que vous serez bien aise assûrément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme! Oh! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application!

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! sans doute.
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez; courage, au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence:
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT *à part.*

Le traître!

METAPHRASTE.

Mais de grace, achevez vîtement;
Depuis long-tems j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, boureau détestable....

METAPHRASTE.

Hé, bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

METAPHRASTE.

Quoi? voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *per Jovem!* je suis yvre.

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

METAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT *à part.*

J'enrage.

METAPHRASTE.

Derechef? ô l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure,
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un sçavant qui se taît.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCENE VIII.

METAPHRASTE *seul.*

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un Philosophe: parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh! que les grands parleurs par moi sont détestés!
Mais quoi! si les sçavans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils ayent la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés,
Que le malade au sain présente le remede,
Que le liévre craintif....

SCENE IX.

ALBERT, METAPHRASTE.

[*Albert sonne aux oreilles de Metaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir.*]

METAPHRASTE *fuyant.*

Miséricorde, à l'aide.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

Le Ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le reméde plus promt où j'ai sçû recourir
C'est de pousser ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils qui m'embarrasse, est un évaporé:
L'autre diable, disant ce que j'ai déclaré,
Gâre une irruption sur notre fripperie:
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entr'eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver
l'autre.

[Il frappe à la porte d'Albert.]

****

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah! vrayment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour. [*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

La replique est soudaine,
Quel homme brusque! [*Il heurte.*]

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,
Monsieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.
[*Il s'en va, Mascarille l'arrête.*]

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé;
Va, que je lui souhaite une joye infinie.
[*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.
[*Il heurte.*]
Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment,
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je.
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

****

SCENE III.

ALBERT *seul.*

O Juste Ciel ! je tremble :
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret sans doute est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidéle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vû tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE *les quatre premiers vers sans voir Albert.*

S'être ainsi marié sans qu'on en ait sçû rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sçais qu'en attendre, & je crains fort du pèrę
Et la grande richesse, & la juste colère.
Mais je l'apperçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter?

ALBERT.

Quel sera mon langage?

POLIDORE.

Son ame est toute émûe.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous sçavez déjà qui m'améne en ces lieux.

ALBERT.

Hélas! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre;
Et je n'eusse pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte, & de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,

Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien.

POLIDORE.

Il est très-assûré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô Seigneur Polidore!

POLIDORE.

Hé! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plûtôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste avanture.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas! pardon, vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas! Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez:
De tous ces intérêts je vous ferai le maître,
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu! quel excès de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospéres!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT.

Embrassons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant, & de biens, & d'amis....

ALBERT.

Hé! que parlez-vous-là de faute & de Lucile?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.

Je veux bien que mon fils y trempe grandement ;
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant suborneur,
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, & que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu! quelle méprise, & qu'est-ce qu'il m'apprend !
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sçai que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez vous-là, Seigneur Albert ?

ALBERT.

A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

****

SCENE. V.

POLIDORE *seul.*

Je lis dedans son ame, & vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout appaisé.
L'image de l'affront lui revient, & sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, & son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

❀

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLDORE.

Je suis un étrange homme, & d'un humeur terrible
D'accuser un enfant si sage & si paisible.
Las! il vit comme un saint, & dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit; ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
En vingt occasions, horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert à joint sa destinée
Sans craindre de la suite un désordre puissant,
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne sçait pas seulement ce que je lui veux dire.
Ah! chien, que j'ai reçû du Ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toujours? & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALERE *seul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup? mon ame embarrassée
Ne voit que Mascarille où jetter sa pensée;
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse, & me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.



Plus je me sens piqué de ce discours étrange
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change:
Car Lucile soûtient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine;
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, di-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître, & n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux: & s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrette?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes & les bras?

VALERE.

Monfieur, il eſt aiſé de vous faire paroître
Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor, digne maître
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis.

VALERE.

Quel ſeroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT *à part.*

Il s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & ſans nous quereller,
Faites ſortir Lucile & la laiſſez parler.

ALBERT.

Et ſi le démenti par elle vous en reſte?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monſieur, je vous proteſte.
Promettez à leurs vœux votre conſentement,
Et je veux m'expoſer au plus dur châtiment,
Si de ſa propre bouche elle ne vous confeſſe
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la preſſe.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

[*Il va frapper à ſa porte.*]

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALERE *à Maſcarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.



SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, au moins silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame,
Et Monsieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, & confirme vos vœux;
Pourvû que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assûré?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé.
Et j'ai vû, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On sçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flâme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre âme.
Je sçais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense;
Mais....

MAS-

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'eſt moi; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Eſt-il une impoſture égale à celle-là?
Vous l'oſez ſoûtenir en ma préſence même,
Et penſez m'obtenir par ce beau ſtratagême?
O le plaiſant amant! dont la galante ardeur,
Veut bleſſer mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon pere, émû de l'éclat d'un ſot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combattre en ma juſte colère
Mon inclination, les deſtins & mon père,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit crû m'obtenir.
Allez; & ſi mon ſexe avecque bienſéance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE *à Maſcarille.*

C'en eſt fait; ſon courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi lui parler. Hé! Madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle eſt votre penſée, & quel bourru tranſport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort?
Si Monſieur votre pere étoit homme farouche,
Paſſe: mais il permet que la raiſon le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confeſſion,
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je croi bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte;
Mais, s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajuſté;
Et, quoique l'on reproche au feu qui vous conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſçait que la chair eſt fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'eſt ni caillou ni bois;
Vous n'avez pas été ſans doute la première
Et vous ne ſerez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE.

Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? une telle avanture
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confessé?

MASCARILLE.

Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon maître & vous; la belle raillerie!

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître & moi?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En sçavoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
[*Elle lui donne un soufflet.*]

****

SCENE X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son pere la loue.

MASCARILLE.

Et, nonobſtant cela, qu'un diable en cet inſtant
M'emporte, ſi j'ai dit rien que de très-conſtant.

ALBERT.

Et, nonobſtant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me juſtifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuiſſance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainſi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raiſon de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoiſſez-vous Ormin ce gros Notaire habile?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur jadis ſi recherché?

ALBERT.

Et la potence miſe au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta deſtinée.

MASCARILLE.

Ce ſont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce ſont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vû s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

Oh! l'obstiné vieillard!

ALBERT.

Oh! le fourbe damnable!
Va, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir sur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

****

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Hé bien, ce beau succès que tu devois produire....

MASCARILLE.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi, pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâtons, & gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu Monsieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite est superflue,
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vûe.

MASCARILLE.

Je ne sçaurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALERE.

Sui-moi, traître, sui-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matiere à raillerie.

MASCARILLE *seul.*

Malheureux Mascarille! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui!

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME,

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruïne:
Cette affaire venue au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle passe outre; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystere,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence:
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance;
C'est fait de sa tendresse; & quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse, une fille
Qu'il verra sans appui de bien & de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'est-là raisonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plûtôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?
Il ne falloit pas être une grande sorcière,
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui;
L'action le disoit; & dès que je l'ai sçûe.
Je n'en ai prévû guére une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? mon trouble est sans pareil:
Mettez-vous en ma place, & me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrace:
Car je suis maintenant vous, & vous êtes moi:
Conseillez-moi, Frosine, au point où je me voi.
Quel reméde trouver? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Ascagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je après tout? je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela, toujours il est assez bonne heure.
La mort est un reméde à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non, si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Sçavez-vous ma pensée? il faut que j'aille voir
La.... mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire?
Allons, retirons-nous.

****

SCENE II.

ERASTE, GROSRENE.

ERASTE.

Encore rebuté?

GROS-RENE.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Di-lui qu'il se promene; & sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin m'a tourné le visage,
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un, laisse-nous, beau valet de carreau,
M'a planté-là comme elle; & mon sort & le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le promt retour d'un cœur justement emporté!
Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vrai-semblance, est indigne d'excuse,
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit être insensible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
Je n'ai point attendu de sermens de sa part,
Et lorsque tout le monde encor ne sçait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser, & le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu?
Loin d'assûrer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi, message, écrit, abord?
Ah! sans doute, un amour a peu de violence
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense,
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai,
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENE.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute;
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plûpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siécle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENE'.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, & jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts.
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à burhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans sçavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interprete,
La tête d'une femme est comme une girouette

Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent ;
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison ; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude.
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier :
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourasque,
Qui veut compétiter par de certains ... propos,
Et lors un ... certain vent, qui par ... de certains flots,
De ... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand ... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENE'.

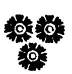
Assez bien, Dieu merci ;
Mais je les voi, Monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE,

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENE'.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.



SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme.
C'en est fait ; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres,
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des sceptres offerts :
Oui, mon amour pour vous sans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous ; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encor à m'en voir dégagé :
Possible que, malgré la cure qu'elle essaye,
Mon ame saignera long-tems de cette playe,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe, & puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'est la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entière,
Monsieur, & m'épargner encor cette dernière.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puisque vous le voulez, que je perde la vie.
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussai-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus,
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il présente à la vûe
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvûe,
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor ce brasselet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Eraste, & de mon cœur voulez être éclairci,
Si je n'aime Eraste de même,
Au moins aimai-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

LUCILE.

Vous m'assûriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

[*Il déchire la lettre.*]

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai:
Mais je sçais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

ERASTE.

Voilà qui m'assûroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

[*Elle déchire la lettre.*]

GROS-RENE'.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous? suffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE' *à Eraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez-bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout;

Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENE' *à Eraste.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENE' *à Eraste,*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENE' *à Eraste.*

Que faut-il davantage?

ERASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sçais fort bien.

LUCILE.

Eraste, Eraste, un cœur fait comme est fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.

Mes plus ardens respects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer:
Mais personne après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie:
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous soucie:
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie.
Si je .... mais laissons-là ces discours superflus:
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui vrayment; quoi n'en est-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai crû-là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison,
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop-tôt votre demande.

ERASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop-tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop-tôt le demander,
Consentez-y, Madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.



SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Oh! la lâche perſonne!

GROS-RENÉ.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en ſuis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toi, trouver ta duppe auſſi.

GROS-RENÉ.

Vien, vien frotter ton nés auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre; & tu n'as pas affaire
A ma ſotte maîtreſſe. Ardez le beau muſeau
Pour nous donner envie encore de ſa peau!
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? ma foi l'on t'en fricaſſe.
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui? tu le prends par là?
Tien, tien, ſans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'hônneur d'être ſur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'ès à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tien encor ton couteau, la piéce eſt riche & rare:
Il te coûta ſix blancs, lorſque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tien tes ciſeaux, avec ta chaîne de léton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant hier ton morceau de fromage.
Tien, je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la derniere.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes, tu sçais ce que j'en sçaurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier.
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fai point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps; tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris; voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Voi.

GROS-RENÉ.

Voi toi.

MARINETTE.

Voi toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, moi.

Di:

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile;
Va vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne sourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots il m'a semblé d'entendre
Va vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-ça, mon Patron; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, & vous confondre:
Défendez-vous donc bien, & raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? Oui, Mascarille. Et que pensez-vous faire?
Une action d'amant qui se veut satisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
Mais tu sçais quel motif à ce dessein m'appelle,
Lucile est irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiser son esprit.
Mais l'amour est un sot qui ne sçait ce qu'il dit:
Nous garantira t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie?
Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal?
Oui, vraiement, je le pense; & sur tout, ce rival.
Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. Oui? voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement:
Moi chamailler? bon Dieu! suis-je un Roland, mon maître.
Ou quelque Ferragus? c'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.

Mais tu feras armé de pied en-cap. Tant-pis,
J'en ferai moins leger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'eft point d'armure fi bien jointe,
Où ne puiffe gliffer une vilaine pointe.
Oh! tu feras ainfi tenu pour un poltron.
Soit: pourvû que toujours je branle le menton.
A table comptez-moi, fi vous voulez pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de fe battre:
Enfin, fi l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de bleffure;
Et vous ferez le fot tout feul, je vous affûre.

****

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le Soleil femble s'être oublié dans les Cieux,
Et, jufqu'au lit qui doit recevoir fa lumière,
Je vois refter encore une telle carrière,
Que je crois que iamais il ne l'achévera,
Et que de fa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empreffement pour s'en aller dans l'ombre,
Pêcher vîte à tâtons quelque finiftre encombre....
Vous voyez que Lucile entière en fes rebuts....

VALERE.

Ne me fai point ici de contes fuperflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je fens de fon courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir ou terminer mon fort.
C'eft un point réfolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce tranfport:

Mais le mal eſt, Monſieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire;

VALERE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir;
Dont le bruit importun vous fera découvrir:
De moment en moment.... [*Il touſſe*] vous voyez le ſupplice.

VALERE.

Ce mal te paſſera, prends du jus de réglice.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il ſe veuille paſſer.
Je ſerois ravi, moi, de ne vous point laiſſer;
Mais j'aurois un regret mortel, ſi j'étois cauſe
Qu'il fut à mon cher maître arrivé quelque choſe.]

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

Monſieur, de bonne part je viens d'être informé,
Qu'Eraſte eſt contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle auſſi de faire pour ſa fille
Rouer jambes & bras à votre Maſcarille.

MASCARILLE.

Moi? je ne ſuis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce ſtile,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, ſi le cœur leur en dit?

VALERE.

Oh! qu'ils ne feront pas si méchans qu'ils le disent!
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous,
Vous sçavez de tout tems que je suis un bon frère.

VALERE.

Je vous suis obligé, Monsieur de la Rapière.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assûrance.

MASCARILLE.

Acceptez-les Monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pû nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! & l'homme de service!
Vous avez sçû le tour que lui fit la Justice;
Il mourut en César, & lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monsieur de la Rapiere, un homme de la sorte
Doit être regretté; mais, quant à votre escorte,
Je vous rends grace.

LA RAPIERE.

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande;
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! Monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle
audace!
Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace,
Combien de tous côtés....

VALERE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue;
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? faquin,
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus; sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Hé! Monsieur, mon cher maître, il est si doux de
vivre
On ne meurt qu'une fois; & c'est pour si long-tems....

VALERE.

Je m'en vais t'assommer de coups; si je t'entends.
Ascagne vient ici, laissons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi vien prendre à la maison
Pour nous frotter....

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!



SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, & ne rêvai-je point?
De grace, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en sçaurez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sçachiez, qu'après ce Testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, & que lui, dessous-main,
Ayant depuis long-tems concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystere éclairci
Que votre feinte mere a caché jusqu'ici.
Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres.
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre pere informé,
Un billet de sa femme a le tout confirmé;
Et poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
Nous avons ajusté si bien les intérêts;

Si

Si doucement à lui déployé ces mystères,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah! Frosine, la joye où vous m'acheminez....!
Hé! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reste, le bon-homme est en humeur de rire,
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

****

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis,
Et j'ai sçu le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui, dans sa hardiesse
Fait briller tant d'esprit & tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, & tiens mon fils heureux
Quand il sçaura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'est moi qui l'assûre.
Mais le voici; prenons plaisir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promtement.

ASCAGNE.

Vous obéïr sera mon premier compliment.

****

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Valere.*

Les disgraces souvent sont du Ciel révélées.
J'ai songé cette nuit de perles défilées,

Et d'œufs cassés; Monsieur; un tel songe m'abbat.

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire.
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger?
Pour moi je le veux bien; mais au moins, s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive;
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit.
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE.

Ce sentiment, mon pere,
Est d'un homme de cœur, & je vous en révere.
J'ai dû vous offenser, & je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face;
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

Moi, le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi?

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme, il sçait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable,
Si bien qu'Albert & moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort:
Mais aux yeux d'un chacun, & sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci...

POLIDORE.

Lucile épouse Eraste, & te condamne aussi:
Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALERE.

Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur?

****

SCENE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien? les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer,
Et, si j'ai pû trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose;

Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour se venge.

[*à Lucile.*]

Non pas que cet amour prétende encor à vous;
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux:
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en sçaura venger.
Voici venir Ascagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

****

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ERASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, & vous, mon brave, aussi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laisse faire.

VALERE.

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais....

ERASTE.

Il sçaura pour tous vous mettre à la raison.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne sçais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire sçavoir.

VALERE.

Sus donc que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENE'.

Cela ne seroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait,
Et dans cette avanture où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plûtôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le Ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit pour victoire facile,
De finir le destin du frere de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas:
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme en présence de tous
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre après sa perfidie,
Et les traits effrontés....

ASCAGNE.

Ah! souffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous est engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé;
Sa flâme est toujours pure, & sa constance extrême;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a sçû faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux,
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
La nuit reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est-là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes esprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre,
Et si cette avanture a lieu de me surprendre,
La surprise me flate, & je me sens saisir
De merveille à la fois, d'amour & de plaisir:
Se peut-il que ces yeux....

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous sçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée....

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encor ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien.
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENE'.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux & critiques,
Dégénerent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

Oh! la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troisiéme fois, allons-nous-en chez nous,
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq Actes, représentée au Théâtre du Petit Bourbon en 1658.

Le Dépit amoureux fut joué à Paris, immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une Piéce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un Roman, sans en avoir l'intérêt. Et le cinquieme Acte employé à débrouiller ce Roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la Scene de la brouillerie & du raccommodement d'Eraste & de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en Tragique, soit en Comique, à ces sortes de Scenes qui représentent la passion la plus chere aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite Ode d'Horace,

Donec gratus eram tibi,

a été regardée comme le modele de ces Scenes, qui sont enfin devenues des lieux-communs.



LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'Auteur modeste, & mépriser par honneur ma Comédie. J'offenserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise; comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes Précieuses ridicules *avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens; & je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du Théâtre de Bourbon, dans la Gallerie du Palais. Cependant je n'ai pû l'éviter, & je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piéce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; & le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, & consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.*

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un livre à

mettre au jour, & qu'un Auteur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pû mieux songer à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les Auteurs, à présent mes confreres, ont coûtume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour Protecteur de mon Ouvrage, & dont j'aurois tenté la libéralité par une Epitre Dédicatoire bien fleurie; j'aurois tâché de faire une belle & docte Préface, & je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la Tragédie & la Comédie; l'Etimologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piéce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers François ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec, & l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître, & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions sur le sujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satire honnête & permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiere de la Comédie; & que par la même raison, que les véritables sçavans, & les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comédie, & du Capitan; non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelqu'autre sur le Théâtre, faire

ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roi: aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & Monsieur de Luines veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu la voulu.



ACTEURS.

LA GRANGE.
DU CROISI.
GORGIBUS, bon bourgeois.
MADELON, fille de Gorgibus, précieuse ridicule.
CATHOS, niéce de Gorgibus, précieuse ridicule.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisi.
LUCILE, voisine de Gorgibus.
CELIMENE, voisine de Gorgibus.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VIOLONS.

La Scene est à Paris, dans la maison de Gorgibus.


LES PRECIEUSES RIDICULES.

J. Punt del. et fecit. 1738.


TAYLOR

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISI.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien?

DU CROISI.

Que dites-vous de notre visite? en êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vû, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vû

tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? & ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernieres personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISI.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçû, &, si vous m'en croyez, nous leur jouërons tous deux une piéce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une maniere de bel-esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de vers, & dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut.... mais sortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Hé bien, vous avez vû ma niéce & ma fille? les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose, que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISI.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS *seul.*

Ouais; il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici? d'où pourroit venir leur mécontentement? il faut sçavoir un peu ce que c'est. Hola.

****

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que désirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les lévres.

GORGIBUS. [seul.]

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruïner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCENE IV.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire, vrayment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je vous voulois donner pour maris ?

MADELON.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MADELON.

La belle galanterie que la leur ! quoi, débuter d'abord par le mariage !

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé, dont vous avez sujet de vous louër toutes deux, aussi-bien

que moi ? Eſt-il rien de plus obligeant que cela ? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon pere, ce que vous dites-là, eſt du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, & que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un roman ſeroit bientôt fini ! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon pere, voilà ma couſine qui vous dira auſſi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, ſçache débiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre & le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premierement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la perſonne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & ſortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant lui rend pluſieurs viſites, où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante qui exerce les eſprits de l'aſſemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée ; & cette déclaration eſt ſuivie d'un promt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit

nit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les avantures; les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlévemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manieres, & ce sont des régles dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre justement le roman par la queue! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? voici bien du haut stile.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vray de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux, petits soins, billets galans & jolis vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irréguliere en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans sont-ce-là! Quelle frugalité d'ajustement, & qu'elle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, & je ne

puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous Madelon....

MADELON.

Hé! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? ne sont-ce pas vos noms de batême?

MADELON.

Mon Dieu? que vous êtes vulgaire! pour moi un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pû faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau stile, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixene que ma cousine a choisi, & celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines; & pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vrayement nud?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

[à part.] GORGIBUS. [haut.]

Il n'en faut point douter; elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses; j'en fais un bon serment.

****

SCENE V.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere! que son intelligence est épaisse, & qu'il fait sombre dans son ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, & je crois que quelque avanture un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde aussi....



SCENE VI.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, & dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le Latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! & qui est-il le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il mo'a nommé le Marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah ma chere! un Marquis! un Marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel-esprit, qui a oui parler de nous.

CATHOS.

Assûrément, ma chere.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, & soûtenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sçai point quelle bête c'est-là; il faut parler Chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.

[*Elles sortent.*]

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà, Porteurs, hola. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes souliers en boue? allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'osent jouër à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Ça, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. POR-

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſçait ce qu'il dit: Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &c....

[*levant ſon bâton.*]

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

****

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monſieur, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.



SCENE IX.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; & vous allez faire pic, repic, & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, & nous n'avons garde, ma cousine & moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flaterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des siéges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

[*Almanzor sort.*]

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtriere? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chere, c'est le caractere enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne soyez pas inéxorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajusté ses canons.*

Hé bien, Mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-esprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vray que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel-esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, & nous avons une amie particuliere qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du recueil des piéces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me léve jamais sans une demidouzaine de beaux-esprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu, nous vous serons obligées de la derniere obligation, si vous nous faites cette amitié : car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; & vous sçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi ce que je considére particulièrement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut sçavoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel-esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sçait à point nommé, un tel a composé la plus jolie piéce du

monde ſur un tel ſujet ; une telle a fait des paroles ſur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal ſur une jouïſſance ; celui-là a compoſé des ſtances ſur une infidélité ; Monſieur un tel écrivit hier au ſoir un ſixain à Mademoiſelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponſe ce matin ſur les huit heures ; un tel Auteur a fait un tel deſſein ; celui-là eſt à la troiſiéme partie de ſon roman ; cet autre met ſes ouvrages ſous la preſſe. C'eſt là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & ſi l'on ignore ces choſes, je ne donnerois pas un clou de tout l'eſprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eſt renchérir ſur le ridicule, qu'une perſonne ſe pique d'eſprit & ne ſçache pas juſqu'au moindre petit quatrain qui ſe fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander ſi j'aurois vû quelque choſe de nouveau, que je n'aurois pas vû.

MASCARILLE.

Il eſt vrai qu'il eſt honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui ſe fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne ſçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en eſcrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris, deux cent chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épigrammes, & plus de mille madrigaux, ſans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits ; je ne vois rien de ſi galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits ſont difficiles, & demandent un eſprit profond. Vous en verrez de ma maniere, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables, quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Hiſtoire Romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au-deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous diſe un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh! je n'y prenois pas garde,
Tandis que, ſans ſonger à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne ſent point le pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh!* La ſurpriſe, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce, *oh, oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela: façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde*; c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple. *Votre œil en tapinois....* Que vous ſemble de ce mot, *tapinois?* n'eſt-il pas bien choiſi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien,

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité sçavent tout, sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assûrément, ma chere.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût: *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavaliére.

[*Il chante.*]

Oh, oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné; est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *au voleur*, *au voleur*. Et puis comme si l'on crioit bien fort *au*, *au*, *au*, *au*, *au voleur*. Et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur*.

MADELON.

C'est-là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assûre; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez; aussi-bien on en droit jouër une nouvelle, que je ferai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons-là: car je me suis engagé de faire valoir la piéce, & l'Auteur m'en est venu prier

encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les Auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation, & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; & quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut; sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sçai si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque Comédie.

MADELON.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle; ils ne sçavent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brou haha?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye? la trouvez-vous congruante à l'habit.

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gands la réfléxion de votre odorat.

MADELON.

Il sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? [*Il donne à sentir les cheveux, poudrés de sa perruque.*]

MADELON.

Elle est tout-à-fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assûre que nous simpatisons vous & moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte, & jusqu'à mes chaussettes je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc! Qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même tems? m'attaquer à droit & à gauche? Ah! c'est contre le droit des gens, la partie n'est pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une maniere particuliere.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCENE X.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le Vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le Vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous sommes vûs; & je suis ravi de cette avanture.

CATHOS.

Le voici.

****

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

Ah, Vicomte!

JODELET [*s'embrassant l'un l'autre.*]

Ah, Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joye de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flaterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuse.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte, il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siécle? c'est un brave à trois poils.

JODELET.

Nous ne m'en devez rien, Marquis, & nous sçavons ce que vous sçavez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vûs tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'Armée, & la premiere fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie sur les Galères de Malthe.

MASCARILLE.

Il est vrai; mais vous êtiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi, mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? c'étoit bien une lune toute entiere.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous sentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci: là justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant sa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE *mettant la main sur le bouton de son haut de chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse playe.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu-là ton carosse?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous ménerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne sçaurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela nous y consentons: mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Hola, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais. Je ne pense pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Messieurs & ces Dames d'ici-près, pour peupler la solitude de notre bal.

[*Almanzor sort*] MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi? je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les brayes nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vray qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. [*Il médite.*]

CATHOS.

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poëtique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce-là? je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, di-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vû la Comtesse?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCENE XII.

LUCILE, CELIMENE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu, mes cheres, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes cheres, prenez place.

MASCARILLE *dansant lui seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte, ne sçauriez-vous jouër en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET *dansant ensuite.*

Holà, ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

Ah, ah, coquins, que faites-vous ici? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *se sentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XIV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

Que veut donc dire ceci?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laisser battre de la sorte?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, & je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence?

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtems, & entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[*Trois ou quatre spadassins entrent.*]

MADELON.

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISI.

Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; & cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

O Ciel, quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vûe; & si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte qu'on les dépouille sur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquisat & la Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assûre.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle est ton inconstance!

DU CROISI.

Vîte qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaîra; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVI.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MADELON.

Je créve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Mascarille.*

Qu'est ce donc que ceci? Qui nous payera nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à Monsieur le Marquis.

SCENE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs à ce que je vois, & je viens, d'apprendre de belles affaires vrayment, de ces Messieurs & de ces Dames qui sortent.

MADELON.

Ah! mon pere, c'est une piéce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une piéce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'eſt que du monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous chériſſoient. Allons, Camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y conſidere point la vertu toute nue.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monſieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne ſçai qui me tient que je ne vous en faſſe autant; nous allons ſervir de fable & de riſée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. [*ſeul.*] Et vous, qui êtes cauſe de leur folie, ſottes billeveſées, pernicieux amuſemens des eſprits oiſifs, romans, vers, chanſons, ſonnets & ſonnettes, puiſſiez-vous être à tous les Diables.

FIN.



LES

LES PRETIEUSES RIDICULES,

Comédie en un Acte & en prose, jouée d'abord en Province, & représentée pour la premiere fois à Paris sur le Théâtre du Petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

LORSQUE Moliere donna cette Comédie, la fureur du Bel-esprit étoit plus que jamais à la mode. Voiture avoit été le premier en France qui avoit écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses Ouvrages, où il se trouve quelques vrayes beautés avec trop de faux-brillans, étoient les seuls modeles; & presque tous ceux qui se piquoient d'esprit, n'imitoient que ses défauts. Les Romans de Mademoiselle Scudéri avoient achevé de gâter le goût: il régnoit dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composoient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les Provinces, qui outrent toutes les modes, avoient encore renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquoient de cette espéce de Bel-esprit, s'appelloient *Prétieuses*; ce nom, si décrié depuis par la Piéce de Moliere, étoit alors honorable; & Moliere même dit dans sa Préface, qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables Prétieuses*, & qu'il n'a voulu jouër que les fausses.

Cette petite Piéce, faite d'abord pour la Province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La Troupe de Moliere fit doubler pour la premiere fois le prix ordinaire, qui n'étoit alors que dix sols au Parterre.

Dès la premiere Représentation, Ménage, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain: *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées; croyez-moi, il nous faudra bruler ce que nous avons adoré.*

Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Menagiana* ; & il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, & cependant le plus mauvais Poëte qui ait jamais été, parloit lui-même le jargon des Prétieuses ridicules chez Madame de Longueville, qui présidoit, à ce que dit le Cardinal de Retz, à ces combats spirituels, dans lesquels on étoit parvenu à ne se point entendre.

La Piéce est sans intrigue & toute de caractere. Il y a très-peu de défauts contre la Langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son stile ; & parce que Moliere ayant à critiquer le langage des Beaux-esprits du tems, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit Ouvrage lui attira des critiques, que *l'Etourdi* & *le Dépit amoureux* n'avoient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Prétieuses* ; on parodia la Piéce de Moliere : mais toutes ces Critiques & ces Parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritoient.

On sait qu'à une Représentation des Prétieuses ridicules, un Vieillard s'écria du milieu du Parterre : *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie.*

On eut honte de ce stile affecté, contre lequel Moliere & Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel ; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le stile des Prétieuses, on le retrouve encore dans plusieurs Livres modernes. L'un *, en traitant sérieusement de nos Loix, appelle un Exploit, *un Compliment timbré.* L'autre †, écrivant à une Maitresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement.* Un troisieme § appelle un Cadran au Soleil, *un Greffier Solaire* ; une grosse Rave, *un Phénomene potager.* Ce stile a reparu sur le Théâtre même, où Moliere l'avoit si bien tourné en ridicule. Mais la Nation entiere a marqué son bon goût, en méprisant cette affectation dans des Auteurs que d'ailleurs elle estimoit.

* Toureil. † Fontenelle. § La Motte.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois.

CE'LIE, fille de Gorgibus.

LE'LIE, amant de Célie.

GROS-RENE', valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois, & cocu imaginaire.

LA FEMME de Sganarelle.

VILLEBREQUIN, pere de Valere.

LA SUIVANTE de Célie.

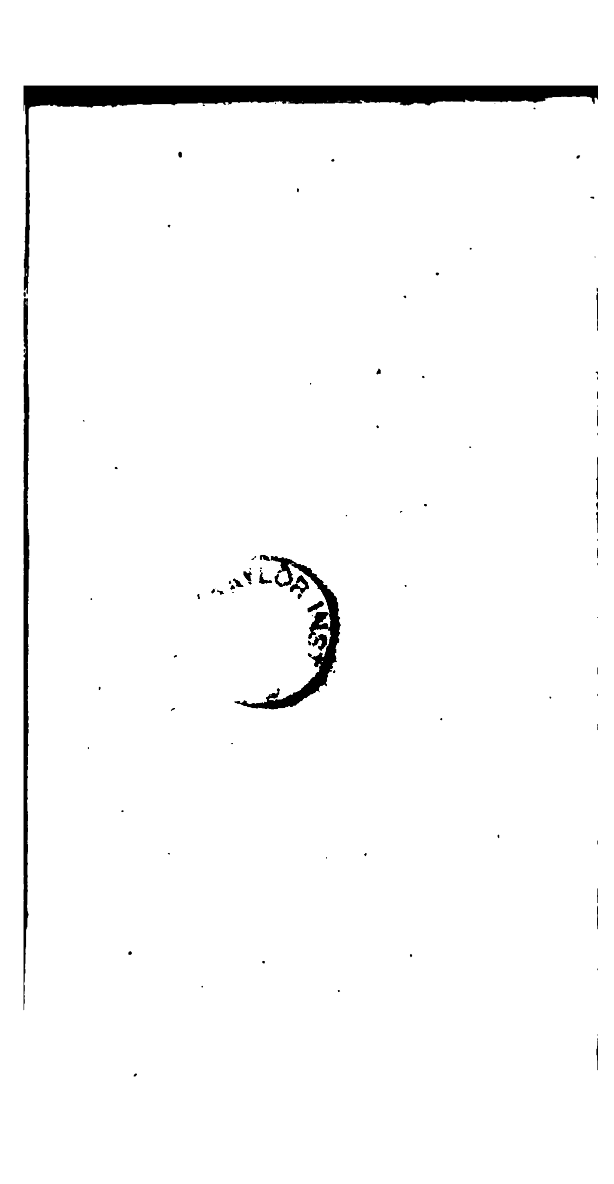
UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La Scene est dans une place publique.



LE COCU IMAGINAIRE.

J. Punt delin. et fecit, 1738.


LOR INST

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CE'LIE, LA SUIVANTE de Célie.

CE'LIE *sortant toute éplorée.*

Ah! n'efpérez jamais que mon cœur y confente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente?
Vous prétendez choquer ce que j'ai réfolu?
Je n'aurai pas fur vous un pouvoir abfolu,
Et, par fottes raifons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raifon paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O fotte, peut juger ce qui vous eft utile?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile:
Vous pourriez éprouver fans beaucoup de longueur,
Si mon bras fçait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court fera, Madame la mutine,
D'accepter fans façon l'époux qu'on vous deftine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il eft,
Et dois auparavant confulter, s'il vous plaît:
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le foin d'en favoir davantage?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas?

Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.

CÉLIE.

Hélas!

GORGIBUS.

Hé bien hélas! que veut dire ceci?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
Hé! que si la colere une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.
Jettez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac, & les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu, l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La guide des pécheurs est encore un bon livre;
C'est-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre;
Et si vous n'aviez lû que ces moralités,
Vous sçauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon pere, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, si sans vous je disposois de moi;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valere, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.

Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences.
Que je n'entende plus vos sottes doléances.
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous lui vois faire fort bon visage,
Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

Quoi! refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes?
Hélas! que ne veut-on aussi me marier!
Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frere, a fort bonne raison;
Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vray, ma très-chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame contente,
Et maintenant je suis ma commere dolente.
Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hyver;
Sécher même les draps, me sembloit ridicule;
Et je tremble à présent dedans la canicule.

Enfin il n'eſt rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de ſoi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous ſalue
D'un, Dieu vous ſoit en aide, alors qu'on éternue.

C'E'L I E.

Peux-tu me conſeiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie auſſi n'eſt ma foi qu'une bête,
Puiſque ſi hors de tems ſon voyage l'arrête,
Et la grande longueur de ſon éloignement
Me le fait ſoupçonner de quelque changement.

CE'LIE *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah! ne m'accable point par ce triſte préſage.
Vois attentivement les traits de ce viſage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;
Je veux croire après tout qu'ils ne ſont pas menteurs,
Et que, comme c'eſt lui que l'air y répréſente,
Il conſerve à mes feux une amitié conſtante.

LA SUIVANTE.

Il eſt vray que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CE'LIE.

Et cependant il faut.. Ah! ſoutien-moi.

[*Laiſſant tomber le portrait de Lélie.*]

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah! bons Dieux, elle pâme.
Hé vîte, holà quelqu'un.

SCENE III.

CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

Qu'eſt ce donc? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtreſſe ſe meurt.

SGANARELLE.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Je croyois tout perdu de crier de la ſorte;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Ouais? elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la ſoutenir.

****

SCENE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle.

SGANARELLE *en paſſant la main ſur le ſein de Célie.*

Elle eſt froide par-tout, & je ne ſçais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire.
Ma foi, je ne ſçais pas; mais j'y trouve encor moi
Quelque ſigne de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenêtre.*

Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Mon mari, dans ſes bras.... Mais je m'en vais deſcendre.
Il me trahit ſans doute, & je veux le ſurprendre.

SGANARELLE.

Il faut ſe dépêcher de l'aller ſecourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir.

Aller en l'autre monde est très-grande sottise.
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

[Il la porte chez elle.]

SCENE V.

LA FEMME *de Sganarelle seule.*

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon désir curieux:
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ai vû me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun;
Ce qui leur est permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles;
Mais les traîtres bien-tôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise.
Cela seroit commode, & j'en sçais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.

[En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.]

Mais quel est ce bijou que le sort me présente?
L'émail en est fort beau, la gravûre charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE *se croyant seul.*

On la croyoit morte, & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME *de Sganarelle ſe croyant ſeule.*

O Ciel ! c'eſt mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE *à part, & regardant ſur l'épaule de ſa femme.*

Que conſidére-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain ſoupçon je me ſens l'ame émue.

LA FEMME *de Sganarelle ſans appercevoir ſon mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vûe ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priſer.
Oh, que cela ſent bon !

SGANARELLE *à part.*

Quoi, peſte, le baiſer ?
Ah ! j'en tiens.

LA FEMME *de Sganarelle pourſuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainſi fait on ſe peut voir ſervie,
Et que, s'il en contoit avec attention,
Le panchant ſeroit grand à la tentation.
Ah ! que n'ai-je un mari d'une auſſi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon ruſtre.....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*

Ah ! mâtine,
Nous vous y ſurprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monſieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame ?
Et, de par Belzébut qui vous puiſſe emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous ſouhaiter ?
Peut on trouver en moi quelque choſe à redire ?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce viſage, ſi propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés ſoupirent nuit & jour ;
Bref, en tout & par tout, ma perſonne charmante
N'eſt donc pas un morceau dont vous ſoyez contente ?
Et pour raſſaſier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galand ?

LA FEMME *de Sganarelle.*

J'entends à demi mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie:
La chose est avérée, & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Ecoute, ne croi pas retenir mon bijou,
Et songe un peu....

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie.
Tenir l'original!

LA FEMME *de Sganarelle.*

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, *j'ai grand tort de crier,*
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

[*Regardant le portrait de Lélie.*]

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flâme secrette,
Le drôle avec lequel....

LA FEMME *de Sganarelle.*

Avec lequel? Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je.... & j'en créve d'ennui.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par-là ce maître yvrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Cornélius:
J'en suis pour mon honneur; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes,

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et tu m'ofes tenir de femblables difcours?

SGANARELLE.

Et tu m'ofes jouër de ces diables de tours?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et quels diable de tours? Parle donc fans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de fe plaindre.
D'un panache de cerf fur le front me pourvoir,
Hélas! voilà vrayement un beau venez y voir.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Donc après m'avoir fait la plus fenfible offenfe
Qui puiffe d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amufement,
Pour prévenir l'effet de mon reffentiment?
D'un pareil procédé l'infolence eft nouvelle;
Celui qui fait l'offenfe eft celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé, la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Va, pourfui ton chemin, cajole tes maîtreffes,
Adreffe-leur tes vœux, & fai-leur des careffes:
Mais rend-moi mon portrait, fans te jouër de moi.

[*Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.*]

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échaper, je l'aurai malgré toi.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin nous y voici : mais Monsieur, si je l'ose,
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués ;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous sortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme,
De l'hymen de Célie on allarme mon ame ;
Tu sçais que je l'adore, & je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui ; mais un bon repas vous seroit nécessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire ;
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
J'en juge par moi-même ; & la moindre disgrace,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune ;

Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LE'LIE.

Je ne sçaurois manger.

GROS-RENE' *bas à part.*

[haut.] Si-fait bien moi, je meure;
Votre dîné pourtant seroit prêt tout-à-l'heure.

LE'LIE.

Tai-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENE'.

Ah, quel ordre inhumain!

LE'LIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

Et moi j'ai de la faim, & de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LE'LIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

****

SCENE II.

LE'LIE *seul.*

Non, non, à trop de peur mon ame s'abandonne;
Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCENE III.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE *sans voir Lélie, & tenant dans ses mains le portrait.*

Nous l'avons, & je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne ;
Il ne m'est point connu.

LÉLIE.

Dieux ! qu'apperçois-je ici ?
Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi ?

SGANARELLE *sans voir Lélie.*

Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée ?
Faut....

[*Appercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.*]

LÉLIE *à part.*

Ce gage ne peut, sans allarmer ma foi,
Etre sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chansons, &, qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front ?

LÉLIE *à part.*

Me trompai-je ?

SGANARELLE *à part.*

Ah ! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge ?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étourneau....

LÉLIE *à part, & regardant encor le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LÉLIE *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE *à part.*

A qui donc en a-t il?

LELIE *à part.*

Je le veux accoster.

[*haut.*] [*Sganarelle veut s'éloigner.*]

Puis-je.... Hé! de grace un mot.

SGANARELLE *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de sçavoir l'avanture
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE *à part.*

D'où lui vient ce désir? Mais je m'avise ici....

[*Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.*]

Ah! ma foi me voilà de son trouble éclairci;
Sa surprise à présent n'étonne plus mon ame,
C'est mon homme, ou plûtôt, c'est celui de ma femme.

LELIE.

Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient....

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu merci, le souci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,
Il étoit en des mains de votre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la Dame & de vous.
Je ne sçai pas si j'ai, dans sa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie,
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et songez que les nœuds du sacré mariage....

LELIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage....

SGANARELLE.

Est ma femme, & je suis son mari.

LELIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui son mari, vous dis-je, & mari très-marri;

Vous en sçavez la cause, & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parens.

SCENE IV.

LE'LIE *seul.*

Ah! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit; & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille sermens de ta bouche infidele
Ne m'auroient pas promis une flâme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas & si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; & quelque bien.... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout-à-coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE V.

LE'LIE, LA FEMME de Sganarelle.

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*
[*appercevant Lélie.*]

Malgré moi mon perfide... Hélas! quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

LE'LIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LE'LIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE VI.

SGANARELLE, UN PARENT de la femme de Sganarelle.

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci:
Mais c'est prendre la chévre un peu bien vîte aussi;
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle soit criminelle;
C'est un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promtitude à l'erreur nous expose.
Qui sçait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme après tout lui peut être connu?
Informez-vous-en donc; &, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCENE VII.

SGANARELLE *seul.*

On ne peut pas mieux dire; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop-tôt venues.
Par ce portrait enfin dont je suis allarmé
Mon déshonneur n'est pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins....



SCENE VIII.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie, LÉLIE.

SGANARELLE *à part, les voyant.*

Ah ! que vois-je ? Je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici ma foi la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, & votre mal,
Si vous sortez si-tôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE *à part.*

La masque encore après lui fait civilité.

[*La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.*]

****

SCENE IX.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE *à part.*

Il m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE *à part.*

Ah ! mon ame s'émeut, & cet objet m'inspire....
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flâme.

[*En s'approchant de Sganarelle.*]

O trop heureux d'avoir une si belle femme !

SCENE X.

SGANARELLE, CE'LIE à sa fenêtre voyant Lélie qui s'en va.

SGANARELLE *seul.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.

[*Regardant le côté par où Lélie est sorti.*]

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CE'LIE *à part en entrant.*

Quoi! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux!
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE *sans voir Célie.*

O trop heureux d'avoir une si belle femme!
Malheureux bien plûtôt, de l'avoir cette infame.
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice,
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse?
Ah! je devois du moins lui jetter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau;
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voisinage.

[*Pendant le discours de Sganarelle Célie s'approche peu à peu, & attend pour lui parler que son transport soit fini.*]

CE'LIE *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Hélas! ce n'est pas moi qui le connois, Madame;
C'est ma femme.

CE'LIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CE'LIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modele,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CE'LIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce Damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence;
Et j'ai sçû par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme & de lui.

CE'LIE.

Celui qui maintenant....

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

CE'LIE.

Ah! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et plusieurs, qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CE'LIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition?

Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être souillé de cette perfidie?
O Ciel! est-il possible?

SGANARELLE.

Il est trop vray pour moi.

CE'LIE.

Ah! traître, scélérat, ame double & sans foi.

SGANARELLE.

La bonne ame!

CE'LIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler!

CE'LIE.

Avoir ainsi traité
Et la même innocence, & la même bonté!

SGANARELLE *soupire haut.*

Hai!

CE'LIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose?

SGANARELLE.

Il est vray.

CE'LIE.

Qui bien loin.... Mais c'est trop, & ce cœur
Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma très-chere Madame,
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CE'LIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer:
Mon cœur, pour se venger, sçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCENE. XI.

SGANARELLE *seul.*

Que le Ciel la préserve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
En effet son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marousle, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.

[*Il revient après avoir fait quelques pas*]

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant, & l'ame un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux *hommes pacifiques.*
Je ne suis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance:
Ma foi laissons le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La biere est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la colique:
Et, quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, & la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage.

Puis-

Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait-là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes sans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos,
Elles font la sottise, & nous sommes les sots:
C'est un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif & maladie
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les allarmes;
Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrairie.
Voir cajoler sa femme, & n'en témoigner rien;
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serois fort de courir au trépas.

[*Mettant la main sur sa poitrine.*]

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:
Oui, le courroux me prend, c'est trop être poltron,
Je veux résolument me venger du larron;
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CE'LIE, LA SUIVANTE de Célie.

CE'LIE.

Oui je veux bien ſubir une ſi juſte loi,
Mon pere, diſpoſez de mes vœux & de moi;
Faites quand vous voudrez ſigner cet hyménée,
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée,
Je prétens gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaît de parler de la ſorte.
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me transporte
Que mes jambes ſur l'heure en caprioleroient,
Si nous n'étions point vûs de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi, vien-ça que je t'embraſſe.
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace;
Un pere, quand il veut, peut ſa fille baiſer
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année.

****

SCENE II.

CE'LIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CE'LIE.

Et lorſque tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CE'LIE.

Apprend donc que Lélie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

****

SCENE III.

LE'LIE, CE'LIE, LA SUIVANTE de Célie.

LE'LIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.....

CE'LIE.

Quoi! me parler encore? avez-vous cette audace?

LE'LIE.

Il eſt vrai qu'elle eſt grande, & votre choix eſt tel,
Qu'à vous rien reprocher je ſerois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CE'LIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; & mon plus grand déſir,
Ce ſeroit que ton cœur en eût du déplaiſir.

LE'LIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CE'LIE.

Quoi tu fais le ſurpris & demandes ton crime?

****

SCENE IV.

CE'LIE, LE'LIE, SGANARELLE armé de pied en cap, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui ſans miſéricorde a ſouillé notre honneur.

CE'LIE *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

L E' L I E.

Ah! je vois....

C E' L I E.

Cet objet suffit pour te confondre.

L E' L I E.

Mais pour vous obliger bien plûtôt à rougir.

S G A N A'R E L L E *à part.*

Ma colere à présent est en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut m'empêcher:
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

[*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*]

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne.....

L E' L I E *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

S G A N A R E L L E.

Je n'en veux à personne.

L E' L I E.

Pourquoi ces armes-là?

S G A N A R E L L E.

C'est un habillement.
Que j'ai pris pour la pluye. [*à part.*] Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! prenons-en le courage.

L E' L I E *se retournant encore.*

Hai?

S G A N A R E L L E.

Je ne parle pas.

[*à part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*]

Ah! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.

C E' L I E *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez
Cet objet, dont tes yeux nous paroissent blessés.

LE'LIE.

Oui, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CE'LIE.

Ah! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux:
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derrière.

LE'LIE *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CE'LIE.

Oui, oui; mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LE'LIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ai raison de m'en plaindre, & si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LE'LIE.

D'où vous naît cette plainte? & quel chagrin brutal...

SGANARELLE.

Suffit. Vous sçavez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conscience & le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,

Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon chrétien.

LE'LIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule.
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule,
Je ſçais qu'elle eſt à vous, & bien loin de brûler....

CE'LIE.

Ah! qu'ici tu ſçais bien, traître, diſſimuler.

LE'LIE.

Quoi? me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée
De qui ſon ame ait lieu de ſe croire offenſée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CE'LIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE *à Célie.*

Vous me défendez mieux que je ne ſçaurois faire
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

****

SCENE V.

CE'LIE, LE'LIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous,
Faire éclater, Madame, un eſprit trop jaloux;
Mais je ne ſuis point duppe, & vois ce qui ſe paſſe:
Il eſt de certains feux de fort mauvaiſe grace,
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de ſéduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CE'LIE.

La déclaration eſt aſſez ingénue.

SGANARELLE *à ſa femme.*

L'on ne demande pas, carogne, ta venue,
Tu la viens quereller lorſqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

CE'LIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
[*Se tournant vers Lélie.*]
Tu vois si c'est mensonge, & j'en suis fort ravie.

LE'LIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi je ne sçai pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez longtems je tâche à le comprendre;
Et si, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.
[*Elle se met entre Lélie & sa maîtresse.*]
Répondez-moi par ordre, & me laissez parler.
[*à Lélie.*]
Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre?

LE'LIE.

Que l'infidele a pû me quitter pour un autre;
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée! à qui donc?

LE'LIE *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment à lui?

LE'LIE.

Oui dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LE'LIE.

C'est lui-même aujourd'hui.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Est-il vrai?

SGANARELLE.

Moi? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LE'LIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantôt de mon portrait je vous ai vû saisi.

SGARARELLE.

Il est vrai, le voilà.

LE'LIE *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous avez *pris ce* gage,
Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGARARELLE [*montrant sa femme*]
Sans doute; & je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eûsse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune;
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand après ton injuste rourroux
[*Montrant Lélie.*]
J'ai fait dans sa *foiblesse* entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CE'LIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'avanture.
Et je l'ai laissé cheoir en cette pamoison
[*à Sganarelle.*]
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGARARELLE *à sa femme.*

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Soit; mais gare le bois, si j'apprends quelque chose.

CE'LIE *à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.*

Ah Dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obéïssance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter;
J'ai promis à mon pere, & ce qui me désole....
Mais je le vois venir.

LE'LIE.

Il me tiendra parole.

****

SCENE VI.

GORGIBUS, CE'LIE, LE'LIE, SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

LE'LIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très-humble serviteur à votre Seigneurie.

LE'LIE.

Quoi! Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir.
Ma fille en suit les loix.

CE'LIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon pere, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens?
Tu te démens bient-tôt de tes bons sentimens;
Pour Valere tantôt.... Mais j'apperçois son pere,
Il vient assûrément pour conclure l'affaire.

****

SCENE DERNIERE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CE'LIE, LE'LIE, SGNARELLE, LA FEMME de Sganarelle, LA SUIVANTE de Célie.

GORGIBUS.

Qui vous amene ici, Seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai sçû ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre moins avec Lise en époux;
Et comme des parens le bien & la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de cesser l'alliance,
Je vous viens....

GORGIBUS.

Brisons-là. Si, sans votre congé,
Valere votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même est promise à Lélie,

Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LE'LIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGARARELLE *seul*.

A-t-on mieux crû jamais être cocu que moi!
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.



LE COCU IMAGINAIRE.

Comédie en un Acte & en vers, représentée à Paris le 28 Mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'Eté, & pendant que le Mariage du Roi retenoit toute la Cour hors de Paris. C'est une Piece en un Acte, où il entre un peu de caractere, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Moliere perfectionna beaucoup sa maniere d'écrire, par son séjour à Paris. Le stile du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premieres Pieces en vers, on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossiéretés :

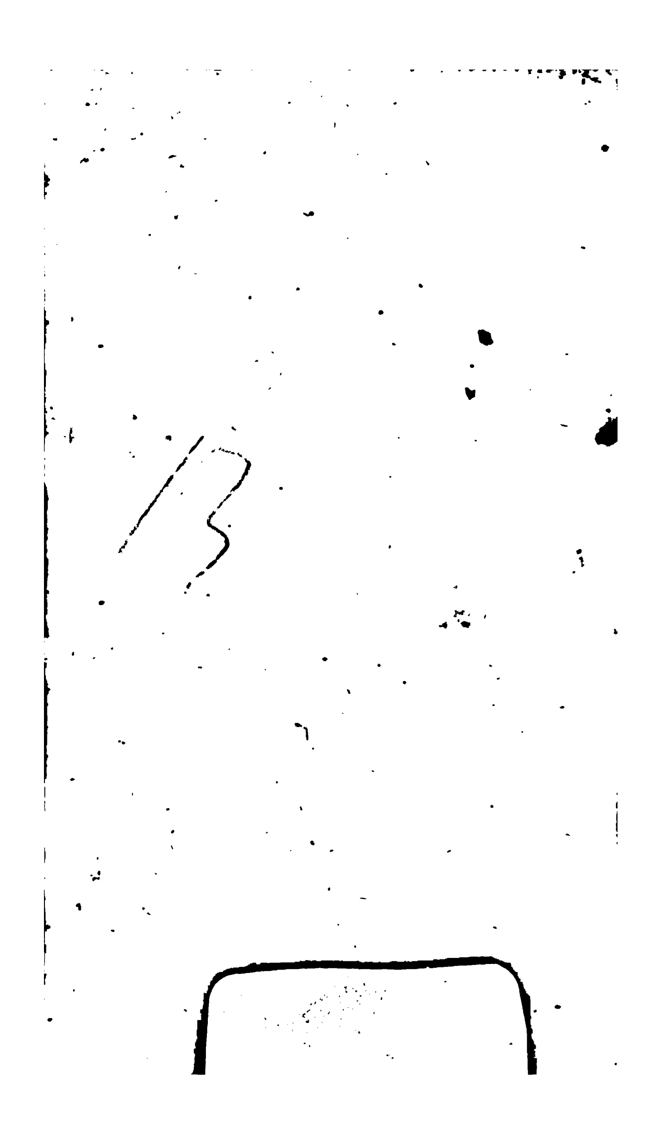
„ La Biere est un *séjour* par trop mélancolique,
„ Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes qu'une délicatesse peut-être outrée a bannis aujourd'hui du Théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés & des moins heureux de Moliere. Cette Piéce eut le sort des bons Ouvrages, qui ont & de mauvais Censeurs & de mauvais Copistes. Un nommé Donneau fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne *La Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

Fin du Tome premier.

Howes
4.12.87
[VOLT.]


13

